

ASCANIUS

O U

LE JEUNE

AVANTURIER.

HISTOIRE VÉRITABLE,

Contenant un Récit très circonstancié de tout ce qui est arrivé de plus secret & de plus remarquable au Prince Charles Edouard Stuart, dans le Nord de l'Ecosse, depuis la bataille de Culloden donnée le $\frac{16}{27}$ Avril 1746, jusqu'à son embarquement arrivé $\frac{19}{30}$ Septembre de la même année.

TRADUITE DE L'ANGLAIS;

Et augmentée d'un grand nombre de
Remarques historiques.



ALILLE

Chez JACQUET sur la grande-Place.

Et à LYON

Chez les Frères DE-VILLE

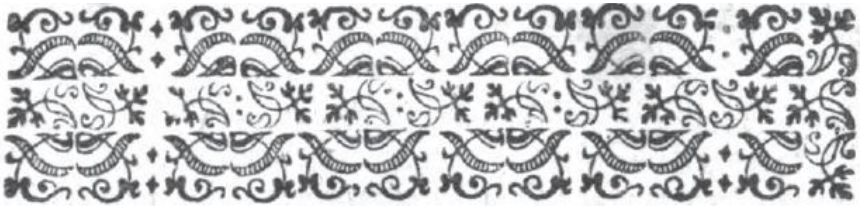
M D C C X L V I I .

A V E R T I S S E M E N T .

VOici une traduction littérale & fidelle de *l'Ascanius*, qui a fait tant de bruit en Angleterre, Le titre de *l'Original Anglois* contient pour devise ECCE HOMO, voilà l'Homme. *Ce parallèle d'Ascanius avec l'Homme de douleur, aiant choqué quelques personnes, j'ai cru devoir le supprimer. J'ai aussi éclair ci un passage qui se trouve à la fin, & qui pris à la Lettre dans le sens naturel qu'il présente à l'esprit, donneroit à entendre qu'Ascanius auroit eû sa première audience du Roi de France à Paris, ce qui est faux. Voilà les seuls changemens faits à tout l'ouvrage.*

Ce Journal a été composé à Paris sur celui d'Ascanius même, par un de ses plus chers Confidens, & imprimé ensuite à Londres, où il fut porté exprès par un des Amis de ce Prince. Il contient des faits si secret & si extraordinaires, que j'ai crû obliger le Public qui n'entend pas la langue Angloise, en lui en faisant part. Je n'y ai ajouté que les notes, pour un plus ample éclaircissement de quelques faits indiqués trop obscurément dans l'original.

Au reste, ce Journal n'est qu'une Relation purement historique, dans laquelle il n'y a aucun rapport aux motifs de la Guerre d'Ecosse. Ainsi j'en ai regardé une Traduction comme aussi innocente que curieuse, & j'espère que le Public en jugera de même.



ASCANIUS

OU

LE JEUNE

AVANTURIER.

** * **
 ** * * **
 ** L **
 ** * * **
 ** *

es changemens, les vicissitudes, les caprices de la fortune sont sans nombre. Rien de plus volage que son cœur, & de plus inconstant que sa tendresse. Rien n'est plus terrible que ses revers, & plus implacable que sa colère. Ceux qui possedoient hier toute sa faveur, sont aujourd'hui les tristes objets de tout son mépris. Elle se rit & se moque de la confiance qu'ils avoient placée dans ses caresses. Leurs mauvais succès, leur douleur, leur ruine, leur désespoir sont devenus la matière de ses railleries; elle s'en fait un sujet de triomphe, & un badinage cruel.

Combien l'infortuné Ascanius n'a-t-il pas païé cher ses caresses momentanées, ses courtes faveurs! Avec quelle severité n'a-t-il pas été puni de s'être fié à cette Divinité volage! L'Univers a appris assez de circonstances de l'Histoire de ce

jeune Prince, pour exciter la compassion dans les cœurs généreux; cependant, il en ignore encore la plus grande partie; & lorsque tous les événemens dont elle est composée, seront rendus publics, des vérités si touchantes ne manqueront pas d'augmenter la pitié, juste tribut dû à des souffrances si mémorables.

Qu'on ne porte pas la curiosité, les doutes, la méfiance, jusqu'à vouloir approfondir d'où me vient la commission d'écrire une partie de ces souffrances, par quelle autorité je suis chargé d'une tâche & d'un travail si tristes; & comment des particularités si secrettes sont parvenues jusqu'à moi; c'est un mystère que le temps seul, ou que des événemens cachés dans le sein des ténèbres, découvriront enfin; mais il ne m'est pas permis de le reveler encore moi-même. Aujourd'hui donc, sans s'informer par qui, ni par quels moiens la vérité est parvenue jusqu'à moi, & par mon canal parvient au grand jour, on se contentera de l'assurance que je donne, que cette vérité est fidèlement représentée ici toute nûe, & depouillée de la moindre fiction. Si quelqu'un en doute encore, qu'il suspende son jugement, ses doutes ne tarderont pas à être levés par le temps, qui confirmera les faits contenus dans la Rélation suivante; & je ne crains pas de prendre les découvertes que le Public sera dans la suite, & peut-être bientôt, pour garantes de celles que je lui présente aujourd'hui.

Dès qu'Ascanius s'aperçut, pendant la bataille qu'il perdit le **27. Avril 1746.** auprès d'Inverness (a), dans les montagnes d'Ecosse, que ses Troupes commençoient à plier devant un Ennemi qu'elles avoient vaincu jusqu'alors avec une facilité surprenante, il conçut tout-à coup un triste présage de son entière defaite. Les horreurs, la ruine, le carnage, qui

(a) Cette bataille a été appelée la Bataille de Culloden du nom d'un Château auprès duquel elle fut donnée, & éloigné d'Inverness de deux milles d'Angleterre. Cette ville est dans le Comté de Murrain, au font du Golphe de Murrain. Elle avoit été abandonnée par le Comte de Loudun, aux approches de l'Armée d'Ascanius, & le fort George qui la défend, se rendit aussi peu de jours après.

naturellement en devoient être les suites, se présentèrent à la sois à son esprit. Cependant il resta sur le champ de bataille, jusqu'à ce qu'il vit que tout étoit perdu sans ressource. Son poste étoit marqué dans un corps de reserve placé derrière le centre de son Armée, & il ne le quitta qu'après avoir eû un cheval tué sous lui, & avoir été blessé lui-même à une cuisse d'un coup de carabine.

Le gros de ses troupes fugitives l'entraînoit du côté d'Inverness; mais parce qu'il étoit poursuivi de fort près, il eût la présence d'esprit de quitter le grand chemin, & de passer à gué, avec une très petite suite & un peu au dessus d'Inverness, la rivière qui baigne cette ville.

L'expérience montra qu'il ne pouvoit pas avoir pris, dans la conjoncture critique où il se trouvoit alors, un parti plus heureux ni plus sage; puisqu'il auroit été arrêté selon toutes les apparences, s'il étoit entré dans Inverness, par les Dragons Anglois, qui firent beaucoup de prisonniers, & massacrèrent un nombre considérable de fuiards, dans les rues de cette ville (a). Mais la vie d'Ascanius ne fut guères moins exposée,

(a) *La Garnison d'Inverness composée de 222. François & de 326. Ecossois se rendit prisonnière de guerre le même jour de la Bataille. Les Chefs regardant dès-lors les choses comme désespérées, leur ordonnèrent de prendre ce parti; & en pourvoiant eux-mêmes à leur sureté personnelle, ils dirent aux autres d'en faire de même. Le Major-Général Bland reçut de leur part le billet suivant.*

« MONSIEUR. Les Officiers & les Soldats François qui sont à Inverness se rendent prisonniers de guerre à Son Altesse Roiale le Duc de Cumberland, & ils se promettent tout ce qu'on peut attendre de la générosité Angloise. »

SIGNES Cusack, Murphy, le Marquis de Guilles, Dehan, O-Brien, Mac-Donald. Le lendemain ils en signèrent un autre, que voici.

Billet d'honneur signé par les Officiers étrangers prisonniers à Inverness. « Nous sous-signés au service de

Sa Majesté Très-Chrétienne, nous reconnoissons prisonniers de guerre de sa Majesté Britannique, & promettons sur notre honneur de ne point sortir de la ville d'Inverness, sans la permission de son Altesse Roiale le Duc de Cumberland. En foi de quoi nous avons signé ce billet, & y avons mis le cachet de nos armes. Fait au Quartier- Général à Inverness le 28 Avril 1746. »

SIGNES, Le Colonel Jean Mac-Donald, Commandant; François Nugent, Capitaine faisant les fonctions de Maréchal des Logis des Troupes Françaises en Ecosse, Patrice Nugent, Robert Shee, Thomas Bagot, Capitaines; Philippe Mollei, Quartier-Maitre; Barnaval, Jean Nugent, Lieutenans; de Cooke, Cornette; Marc Bagot, Aide-Major. Tous du Régiment de Fitz-James. Le même jour, trois Officiers & seize Cavaliers du même Régiment se rendirent prisonniers au Duc de Cumberland.

De celui de Berwick, le Brigadier Stapleton, Lieutenant-Colonel; de La-Hoyde, Patrice Clargue, Capitaines; Thomas Goold, Pierre O-Reily, Eugène O-Keaffé, Lieutenans.

Du Régiment de Bulkley, N. Commerford, Capitaine, O-Danill, Lieutenant; Thomas Scott, Volontaire.

Du Régiment de Dillon, Cusack, Richard Burcke, Edouard de Nugent, Jean Dillon, Capitaines; Jean-Mac-Donach, Michel Burcke, Carbery Fox, Lieutenans.

Du Régiment Roial Ecossois, O-Donohou, Douglas, O-Norton, Jean Saint-Léger, Lord Louis Drummond, Capitaines; Dieconson, Nairn, Damary, Lieutenans.

Du Régiment de Roth, Thomas Mac-Dermott, Capitaine, Dudley Mac-Dermott, Pierre Tauffe, Lieutenans.

lorsqu'il traversa la rivière, parce qu'il fut obligé de la passer à pied aiant de l'eau jusqu'au menton. Il eut toutes les peines possibles d'en couper le fil, de résister à la violence du courant, & de tenir les pieds fermes sur le fond.

Dès qu'il fût sorti de la rivière, il fit faire halte à sa troupe, & il jetta des regards languissans sur la scène affligeante qui se passoit de l'autre côté. Tout, le país étoit couvert ou de fuiards vaincus qui cherchoient leur salut dans leur fuite précipitée, ou de vainqueurs qui faisoient le plus grand carnage de l'Arrière-Garde de l'Armée fugitive.

Pénétré d'un vif sentiment de ce qui s'offroit alors à ses yeux, & de la perte d'un grand nombre de ses amis & de ses

Du Régiment de Lally, Robert Stack, blessé, Richard Murphi, Alexandre Geoghegan, Capitaines; Miles Swiny, Patrice Sarsfield, Jacques Grant, Lieutenans.

Autres Officiers François prisonniers, qui signèrent le même billet. Le Marquis de Guilles, Capitaine au Régiment de la Marine; Charles-Guillaume Douglas, Capitaine au Régiment de Languedoc, Jean O-Brien, Capitaine au Régiment des Milices de Paris; Pierre Colieno, Capitaine au Service d'Espagne; Du Saussai, Ingénieur François, D'Andrion & Charles Bodin, Officiers d'Artillerie; Alexandre Gordon, Aumonier des Troupes Françaises.

Liste des Officiers d'Ascanius prisonniers à Inverness. Le Lord Kilmarnock, François Farqharson & Mac-Lachlan, Colonels; Jaques Stuart, Major; Jaques Farqharson, André Wood, Alexandre Corning, Sprewell, & Alexandre Buchanan, Capitaines; George Gordon, Mac-Gregorr, Jaques Lindsay & Jaques Hai, Lieutenant; Jean Finlaison, Ingénieur; George Law, Aumonier; Nairn, Lieutenant, Trésorier; George Lowther & Jean Rothery, Chirurgiens; le Chevalier Jean Wedderburn, Garde du Corps.

partisans, victimes infortunées de l'attachement qu'ils avoient pour lui; attentif en même temps à sa propre sûreté, & appercevant un parti ennemi s'avancer vers le lieu où il avoit passé la rivière, Ascanius continua sa retraite. A neuf heures du soir, il arriva à Aird, Château du Lord Lovat, Chef des Frazers, Tribu considérable & fort repandue dans les Montagnes. Ce Seigneur favorisoit le parti d'Ascanius, dans l'Armée duquel le fils aîné de Lovat servoit à la tête de sept cent de ses Vassaux.

Il se trouva chez lui, lorsque le Prince arriva. Il le reçut à bras ouverts; il lui procura d'abord un Chirurgien pour visiter sa blessure, qui n'étoit pas dangereuse. Il lui témoigna la douleur que lui causoit la perte de la bataille, & s'efforça de le consoler, en lui faisant esperer qu'il seroit bientôt en état de rassembler les débris épars de son Armée, qu'on renforceroit & qu'on rétablirait bientôt, disoit-il, par un nombre considérable de nouvelles Troupes, & en particulier par la noble Tribu des Mac-Phersons, qui avoient pris les armes pour Ascanius, quoiqu'ils ne se fussent pas trouvés à la Bataille. Ce Seigneur offrit en son particulier de lui procurer un nouveau renfort de six-cent Frazers, dont il indiqueroit le rendez-vous général à Badenoch.

Le Prince étoit trop abattu & trop fatigué pour pouvoir lui donner sur le champ une réponse précise. Milord, dit-il, d'un air languissant & les yeux baignés de larmes, je ne suis pas actuellement en état de décider du parti que je dois prendre. Je regarde mes affaires comme ruinées sans ressource. Assez de braves gens se sont déjà sacrifiés pour moi, sans envelopper dans mes malheurs, un plus grand nombre d'innocens; d'ailleurs je ne saurois me déterminer sur les mesures les plus propres à rétablir la cause commune, sans avoir pris auparavant l'avis de ces Messieurs. En même temps, il se tourna vers les Officiers & les Gentilshommes qui l'avoient accompagné dans sa retraite, & en particulier, vers Milord Elcho, vers Monsieur Sullivan & vers Monsieur Sherridan, dont les deux derniers débarquèrent avec lui la première fois qu'il arriva en Ecosse.

Monsieur Sullivan déclara qu'étant étranger & ne connoissant pas le país (a), il étoit incapable de juger de la route qu'ils dévoient prendre; mais il insista sur la nécessité où étoit son Altesse Roiale de mettre sur-tout sa personne en sureté, si on ne pouvoit pas, pour arrêter d'abord les progrès de l'Ennemi, lever des Troupes plus nombreuses, que celles qu'il attendoit; concluant que le Prince devoit regagner le Continent, si la chose étoit praticable, & se réserver pour des occasions plus heureuses.

J'espère, dit le Lord Elcho, que les choses ne sont pas desesperées, au point qu'il faille abandonner si-tôt le Roiaume. Je ne crois pas que nous aions perdu plus de mille hommes dans l'action d'aujourd'hui, en y comprenant les Prisonniers. Si nous pouvons rassembler les Troupes dispersées, à quoi nous réussirons sans-doute facilement, nous pouvons les augmenter bientôt jusqu'à six mille hommes, par la jonction des Mac-Phersons, par les renforts offerts par Milord Lovat, & par les vassaux du Comte de Cromarti, qui se mettra lui-même à leur tête. Et si nous ajoutons à cela... Ici le Lord Elcho fut interrompu par le Lord Lovat, qui l'assura qu'il avoit appris que le Comte de Cromarti avoit été fait prisonnier avec son fils & deux-cent de ses Vasaux (b). Malgré cette nouvelle, le Lord

(a) *Lui & M. Sherridain sont Irlandois.*

(b) *Le Comte de Cromarti, son fils le Lord Mac-Léod, furent arrêtés dans le Comté de Sutherland, le 26. veille de la Bataille. Ils alloient joindre Ascanius avec Kendal, Lieutenant Colonel au service d'Espagne, Mac-Kenzie frère de Ballon, Rodrigue Mac-Culloch, de Glaslich, Capitaines; Jaques Mac-Rae, au service d'Espagne, Rodrigue Mac-Kenzie, frère de Keppoch, Alexandre Mac-Kenzie de Corri, George Saint-Clair, de Gees, Hector Campbell de Caithness, Hector Mac-Kenzie, Lieutenans; & 152. Soldats qui furent presque tous pris avec le Comte, par les vassaux du Lord Sutherland. Le Comte de Cromarti a été condamné à mort; mais il a obtenu un repit.*

Elcho persista dans son avis, & représenta qu'Ascanius ne devoit pas desespérer de rétablir ses affaires, bien loin qu'il fût forcé à regagner si-tôt le continent. Sullivan proposa de nouvelles difficultés contre l'avis ouvert par Elcho, en quoi il fut secondé par Sherridan.

Pendant les Montagnards échappés de la Bataille arrivoient à chaque moment au Château, sur l'avis qu'ils avoient eû que leur Chef avoit pris la même route. D'autres s'y rendirent par hazard; mais la plus grande partie se sauva par d'autres chemins.

Après le souper, on prit une liste de ceux qui y étoient arrivés; on trouva qu'ils montoient à deux-cent-vingt, en y comprenant les Officiers. Alors on tint conseil sur ces trois principaux articles. On examina s'il étoit à propos que le Prince passât toute la nuit dans ce Château; ou s'il falloit gagner le fort Auguste, avec le monde qui étoit arrivé, dans le dessein de rassembler des Troupes capables de tenir la campagne; de se tenir du-moins sur la défensive & d'amuser l'Ennemi; ou s'il n'étoit pas beaucoup plus sûr pour le Prince de se retirer à Badenoch avec autant de secret & de promptitude qu'il seroit possible, & d'y attendre quelles seroient les suites de cette malheureuse bataille.

On tomba unanimement d'accord qu'il étoit très-dangereux pour le Prince de passer la nuit à Aird; parce que les Partis ennemis s'étoient avancés jusqu'en de-cà d'Inverness, & qu'il étoit vraisemblable qu'ils apprendroient que ce Prince avoit pris le chemin du fort Auguste.

On ne jugea pas non plus qu'il y eut de la prudence à se mettre à la tête d'un Corps de plus de deux-cent hommes, parce qu'une suite si considerable retarderoit infiniment les marches d'Ascanius, donneroit trop d'éclat à sa retraite, & feroit peut-être tomber sa personne entre les mains de l'Ennemi. Le seul Lord Elcho continua de soutenir avec chaleur, que si son Altesse Roiale vouloit prendre les moiens les plus propres à rétablir ses affaires, Elle ne devoit point penser à quitter ses Troupes, qui ne se tiendroient en armes, qu'aussi longtemps qu'elles La verroient à leur tête; & qu'il ne

falloit pas compter sur de nouveaux renforts, si Elle ne paroissoit pas en personne pour encourager ces levées, & pour les retenir ensemble, par sa présence.

Le Lord Lovat n'opposa presque rien à ces raisons, de sorte qu'Ascanius ne savoit quel parti prendre; mais Monsieur Sherridan répondit au Lord Elcho avec tant de chaleur, qu'ils en vinrent aux injures. Sherridan reprocha à ce Seigneur qu'il avoit causé par la témérité de ses résolutions, tous les malheurs qui étoient arrivés au Prince, & en particulier le mauvais succès de la Bataille de ce jour, perdue, disoit-il, parce qu'on n'avoit pas défendu le passage de la Spey: faute dûe principalement à l'influence que ce Seigneur avoit sur les résolutions de son Altesse Roiale. Elcho fut extrêmement irrité de ces reproches, & cette dispute auroit pû avoir des suites d'éclat plus fatales, si Ascanius n'avoit pas interposé son autorité pour la faire cesser. Nos affaires, dit-il, sont en assez mauvais état; de grace, ne les empirons pas par nos dissensions & par nos animosités particulières. Je sai que Milord Elcho est très-zelé pour ma gloire & pour mes intérêts. Il nous déclare, ce qu'il pense sincèrement être le plus conforme à ces intérêts & à cette gloire; & je suis également satisfait des bonnes intentions des Messieurs qui ne sont pas de son avis. Je vous supplie donc, par le cas que vous faites de votre Prince & par l'attachement que vous avez pour lui, d'entretenir entre vous par la suite, la même harmonie que nous avons entretenue jusqu'ici, & sans laquelle nous ne pouvons pas esperer de reparer nos pertes, ni de remedier à nos malheurs. Quant à moi, je desespère de rassembler à présent des forces capables de résister efficacement aux Partis de l'Ennemi, qui seront sans-doute détachés jusques dans les plus petits coins du país, & qui peut-être s'avancent actuellement à grands pas vers ce lieu. Je pense donc qu'il y auroit de l'imprudence d'oser marcher en corps, celui que nous avons se trouvant si foible qu'il ne serviroit qu'à animer l'Ennemi à nous venir envelopper tout d'un coup, & nous accabler. Séparons nous donc, prenons différens chemins, ramassons sur notre route autant d'honnmes que nous le pourrons, & ordonnons leur de se

rendre avec tout le secret possible, au lieu que nous choisirons pour notre rendez-vous général. Cependant je tâcherai de m'échapper aux recherches de l'Ennemi, par les moiens que la Providence daignera me procurer. Je crois que plus de trois personnes ne doivent pas m'accompagner au fort Auguste: ce que je laisse néanmoins au jugement de ceux qui connoissent mieux le terrain que moi.

A l'issue de ce Conseil, on ordonna au monde qui étoit à Aird de se mettre en marche pour Lochabar, & après que tout fut parti à l'exception de Milord Elcho, de MM. Sullivan & Sherridan, de M. Cameron appelé communement Lochiel le cadet, & de cinq autres, il fut résolu que Milord Elcho & M. Cameron, quoique celui-ci fût dangéreusement blessé au pied, prendroient la route du fort Auguste, & marcheroient un mille avant le Prince avec un domestique chacun, pour pouvoir, en cas d'accident, en informer aussi-tôt son Altesse Roiale; & que les cinq autres ne partiroient d'Aird, que demi-heure après le Prince, afin qu'eux tous, qui étoient très-bien montés, ou dumoins quelqu'un d'entre eux, si la Fortune les obligeoit à se separer, fussent en état de l'avertir des detachemens ennemis qui pourroient venir d'Inverness, ou paroître sur cette route.

Toutes ces choses étant ainsi réglées, le Prince accompagné de MM. Sherridan & Sullivan, remonta à cheval entre onze heures & minuit. Le Lord Elcho & Lochiel étoient partis environ demi-heure avant Ascanius. Peu de ceux qui avoient reçu ordre de se rendre à Lochabar, y arrivèrent heureusement: La plûpart d'entre eux furent faits prisonniers par les Ennemis, le reste se rendit de lui-même(a).

(a) Immédiatement après la Bataille, l'Armée Angloise s'avança jusqu'à Inverness dont la Garnison se rendit d'abord prisonnière de guerre. Le Lord Anchram fut detaché avec deux Escadrons de Dragons, pour poursuivre les fuyards aussi loin qu'il pourroit.

Le lendemain, le Général Bland les poursuivit d'un côté, en tua un grand nombre, & prit cinquante Officiers ou Soldats François.

Je ne déciderai pas, si dans cette conjoncture, Ascanius prit le parti le plus sage, ni s'il eût dû suivre ou rejeter l'avis du Lord Elcho. C'est néanmoins un fait constant, que quoique le Prince & les Chefs de son parti, échappés au glaive ou aux fers du vainqueur, fissent dans la suite tous leurs efforts, pour rassembler des forces capables de le défendre, s'il lui eût plu alors de se mettre à leur tête, ils rencontrèrent, dans l'exécution de leur projet, des obstacles insurmontables; & peut-être cette difficulté provenoit-elle en partie de ce que le Prince ne joignit pas les Troupes que ses amis conservèrent ensemble pendant quelque temps, & qui, comme l'aimant, en auroient, selon toutes les apparences, attiré à elles un bien plus grand nombre.

Le Lord Lovat, croiant que lui-même & les renforts qu'il avoit offerts à Ascanius avoient été un peu négligés, & voyant qu'il n'étoit pas sûr pour lui de rester plus longtemps en Ecosse, commença dès lors à se préparer à se retirer en France. Il n'eût pas le bonheur d'y réussir. Il tomba au pouvoir des Ennemis qui l'envoierent à Londres, où il est actuellement prisonnier, & il n'y a guère d'apparence qu'il évite le sort des Lords Kilmarnock & Balmerino (a).

En même temps, le Brigadier Mordaunt fut détaché avec 900. Volontaires pour soumettre la Tribu des Frazers, avec ordre de faire main basse sur tout ce qu'on trouveroit en armes.

(a) *Simon Frazer de Lovat fut arrêté dans sa suite, avec son Secrétaire & tous ses papiers. Tous ses biens furent d'abord saisis, de même que son coffre fort, où l'on trouva une somme considérable que le Parlement d'Angleterre lui a fait rendre, pour le mettre en état de subvenir aux fraix de son procès. Le 25. Juin, il écrivit au Duc de Cumberland une lettre fort soumise. Dès qu'il fut pris, il fut envoyé au fort Guillaume, de-là au fort Auguste, & ensuite à la Tour de Londres, où il a cherché à prolonger sa vie par toutes les subtilités qui pouvoient retarder le jugement de son procès. Il a écrit lui-même les Mémoires de sa vie, qui sont curieux. Il rendit en 1715. des services très-considérables à la Maison d'Hanovre; & il ne s'étoit jeté dernièrement dans le Parti d'Ascanius, que dans l'espérance d'être fait Duc de Frazer Voiez la note inferée à la fin de cet ouvrage.*

Suivons le triste Ascanius dans sa retraite & dirigeant ses pas vers les affreux deserts de Glengari. Il arriva au fort Auguste à trois heures du matin du jour qui suivit celui de la bataille. Il fut très surpris de n'y trouver que le fidèle Lochiel. Elcho, dit Lochiel au Prince, Elcho nous a quittés, très mécontent du peu

Guillaume Comte de Kilmarnoc, fut jugé par le Parlement le 8. Août 1746. Après la lecture de son accusation, il se reconnut coupable & se recommanda à la clémence du Roi. Le 10. il fut condamné & il fit dans cette occasion un discours très pathétique, dans lequel il insista sur la facilité avec laquelle il s'étoit rendu dans un temps où il auroit pû se sauver par la suite. Le 12. sa sentence fut prononcée, & elle fut executée le 29. Août. Lorsque le Gouverneur de la Tour le remit entre les mains du Grand-Baillif, & qu'il prononça l'acclamation ordinaire: Dieu bénisse le Roi George, le Comte fit une inclination eu témoignage de l'approbation qu'il y donnoit. Il prononça sur l'échaffaud un discours, après lequel il subit la mort avec résignation & avec constance, sans paroître la craindre & sans affecter de la mépriser. Il mourut âgé de 42. ans.

Arthur Lord Balmérino fut jugé, condamné & executé en même temps que lui, Le 8. après qu'on lui eût lû les chefs de son accusation, il nia qu'il fut criminel, & alléqua plusieurs raisons pour sa justification; mais après l'audition de sept témoins, il fut déclaré coupable. Le 10. il recusa l'autorité des Grands-Jurés du Comté de Surrey & demanda des Avocats pour sa défense: ce qui lui fut accordé. Le 12. ses Avocats n'ayant dit rien de suffisant pour arrêter l'execution, la sentence de condamnation fut prononcée. Lorsqu'on le sortit de la Tour pour le conduire à l'échaffaud, & que le Gouverneur prononça, vive le Roi George, il répondit Vive le Roi Jaques. Il lut sur l'échaffaud un écrit qu'il avoit composé dans sa prison & protesta qu'il n'avoit pas été tenu de Conseil dans lequel on avoit proposé de massacrer tous les prisonniers Anglois qu'on esperoit de faire dans la Bataille. Il dit qu'il mouroit bon Ecossois. Il vit les approches de la mort, & il la souffrit avec une fermeté extraordinaire, persistant jusqu'au dernier soupir dans les principes & dans l'approbation des demarches qui la lui avoient attirée. Il étoit âgé de 58. ans.

George Comte de Cromarti, qui avoit été jugé & condamné avec ces deux Seigneurs, obtint un repis jusqu'après les couches de son Epouse. Ce repit subsiste encore.

d'attention qu'on a donné à ses conseils, & des reproches que M. Sherridan lui a faits. Il m'a dit en partant, que quoique le Prince se jettât tête baissée dans le précipice, il ne se croioit pas indispensablement obligé d'en faire de même, ni de sacrifier sa vie aux mauvais conseils de personnes qui ne sont, selon lui, ni plus propres, ni plus portées qu'il l'est, à rendre service à son Altesse Roiale. C'est pourquoi, a-t-il ajouté, je suis résolu de pourvoir à ma sureté, du-moins jusqu'à ce que mes services lui soient plus agréables & plus utiles; mais je souhaite de tout mon cœur, quoique'hélas! je n'ose pas l'esperer, qu'il n'en ait jamais besoin. Voilà, ajouta Lochiel, ce que ce Lord m'a prié de répéter fidèlement à Votre Altesse Roiale. Je me suis acquitté de sa commission, mais en même temps je déclare hautement, que je desapprouve & les sentimens & la conduite de ce Seigneur.

Ascanius apprit avec un chagrin extrême qu'il avoit été abandonné par le vaillant Elcho. Il avoit la plus haute estime de la fidélité & des talens militaires de ce Seigneur, qui n'étoit pas moins vaillant foldat que prudent Capitaine; mais trop entêté de ses propres sentimens, Elcho est malheureusement sujet à se brouiller sans retour avec ceux qui ont des idées & des opinions différentes des siennes: en quoi il ressemble au Duc de Perth, avec qui il étoit lié d'une amitié très étroite.

Le fort Auguste avoit été démoli avant la Bataille par les Troupes d'Ascanius (a). Il n'y avoit alors ni garnison, ni aucune espèce de provisions. Le Prince fut obligé, par conséquent, de passer outre, & de suivre le grand chemin qui conduit au fort Guillaume. Il prit avec lui Lochiel, quoique celui-ci fût très-incommodé de sa blessure. Ils arrivèrent à midi à Invergari; ils esperoient de trouver de quoi diner, car les esprits commençoient à leur manquer faute de nourriture. Ils y

(a) *Le fort Auguste fut demoli par les Troupes d'Ascanius, qui ne vouloit pas diviser ses forces en les distribuant dans les garnisons, dans le dessein de les réunir & de les porter toutes contre les Anglois. Les Ecossois y furent poursuivis par les Anglois, & le Duc de Cumberland s'y rendit lui-même le 3. Mai.*

trouvèrent les choses dans la plus grande consternation, & elles y avoient été dans ce triste état depuis la prise du fort Auguste & le siège inutile du fort Guillaume. Les provisions y étoient aussi rares que l'eau l'est dans les deserts brulans de la Libye. Le Prince & sa suite auroient été dans l'impossibilité de contenter la faim qui les pressoit, si un Pêcheur attiré par l'appas d'un gain considérable, n'eût employé aussi-tôt toute son industrie pour y remédier, & ne leur eût été chercher dans la mer de quoi faire un repas délicieux. On fut plus embarrassé à faire cuire un saumon qu'il leur apporta bientôt, qu'il n'avoit été embarrassé à le prendre. Ils s'avisèrent enfin de le couper par tranches, & de le faire rôtir le mieux qu'ils pourroient, sur un feu de tourbes. Son Altesse Royale & M. Sullivan étoient les cuisiniers en chef.

Après le dîner, Ascanius attendit inutilement pendant deux heures les cinq personnes qui devoient le suivre d'Aird. Il esperoit aussi d'apprendre en quel état étoit son Armée, par ceux de ses principaux Adhérens, qui, après s'être échappés de la bataille, auroient pû prendre cette route. Ennuïé d'attendre en-vain, ce Prince alloit remonter à cheval, lorsqu'on aperçut un Cavalier qui s'avançoit vers lui au plus grand galop. Dès qu'il fut un peu proche, on reconnut que c'étoit Mac-Donald, une des cinq personnes laissées à Aird. Il étoit de la Maison du Prince, & avoit l'air d'un homme mourant. Il lui restoit à-peine assez de force pour se tenir sur son cheval, qui étoit tout couvert de sucur. Il essaia d'en descendre seul, pour déclarer ce qu'il avoit à dire au Prince; mais il étoit trop foible, & il tomba de cheval avant: qu'on eût eû le temps de lui donner du secours pour l'aider à en descendre. Sa voix foible & entrecoupée de soupirs exprimoit également, & la douleur dont il étoit pénétré à caufe des tristes nouvelles qu'il portoit, & celle que lui causoit sa chute recente. Les symptomes d'une mort prochaine parurent aussi-tôt sur son visage. Il n'eut que le temps de raconter à son Maitre plongé dans la dernière consternation, que lui & les autres quatre personnes qu'il avoit laissées à Aird, avoient été joints de l'autre côté du fort Auguste, par un parti des Campbells du Comté d'Argyle; que ses Compagnons avoient eû le malheur de tomber entre leurs mains; que s'étant

reposé sur la bonté de son cheval, il avoit vigoureusement piqué des deux, & sétoit échappé: ce qui lui procuroit le bonheur d'expirer aux pieds de son Maître; que des gens des Milices l'avoient vivement poursuivi en-deçà du fort Auguste, & l'avoient blessé par derrière d'un coup de pistolet; qu'il avoit d'abord senti que sa blessure étoit mortelle, & que dès-lors il avoit borné son espérance & ses vœux à voir encore une fois son cher Maître avant que de mourir. Il ne prononça pas ces paroles de suite. Elles furent entrecoupées des plaintes & des sanglots que lui arrachoit une douleur mortelle, & à peine eût-il le temps d'y ajoutée ces deux mots: *Je supplie Votre Altesse Royale de chercher son salut dans une prompte suite, l'Ennemi est actuellement au fort Auguste*, à peine, dis-je, eût-il le temps d'ajouter ces paroles, que ce zélé serviteur rendit, ainsi qu'il l'avoit souhaité, son ame loiale aux pieds de son Maître.

Le Prince fut d'autant plus affligé du fort de son fidèle domestique, que sa mort avoit été avancée par sa chute: ce qu'on auroit prévenu, si on avoit fû son état, avant qu'il s'efforçat de descendre seul; mais il est très-douteux, d'un autre côté qu'il eût pû vivre encore long-temps, quand même on auroit empêché cette chute.

Après avoir versé des larmes sur la mort de l'infortuné Mac-Donald, Ascanius plongé dans le dernier abbatement & dans la dernière affliction, partit d'Invergari.

Pendant sa retraite, il retraça à son esprit, autrefois aussi vif & aussi gai qu'il étoit alors abbattu, la revolution déplorable qui venoit d'arriver dans ses affaires, & il réfléchit sur les horribles scènes par lesquelles finissoit la Tragedie dans laquelle il avoit joué un role si distingué, mais si mortifiant pour lui.

Sa sensibilité & sa compassion furent tout-à-coup distraites par un nouvel objet, qui les fixa toutes les deux pendant long-temps. Son favori Lochiel, par les douleurs que lui causoit sa blessure, ne se trouvoit plus en état de souffrir les fatigues du voiage. Malheureux que je suis, dit-il! faut-il que je fois forcé à abandonner ainsi mon Prince? Je faisais ma félicité suprême, du bonheur de le suivre jusqu'au bout de la terre, & de partager ses plus grandes infortunes. J'ai renoncé & je renoncerois

volontiers pour toujours à ce que j'ai de plus cher au monde, pour le Roial Ascanius; mais hélas! mes foibles membres trahissent mon courage, ma blessure me tourmente de plus en plus, & mes esprits épuisés ne peuvent pas seconder plus longtemps la noble résolution d'un cœur qui sera éternellement à vous, & qui accompagnera votre Altesse Roiale de tous ses vœux, quoique mon corps épuisé n'ait plus la force de vous suivre, Soit que la mort, soit que la prison deviennent mon partage, j'en prends à témoin le ciel qui connoit mon cœur, je prierai jusqu'au dernier soupir de ma vie pour la conservation de mon Prince, & je souhaiterai qu'il puisse enfin surmonter tous ses Ennemis. Je ne desespère pourtant pas absolument que la Providence ne daigne me prolonger la vie & la liberté. Je pourrai revoir peut-être encore votre Altesse Roiale, & si je recouvre la santé & mes premières forces, je pourrai vous rendre encore de petits services. Je dis de petits services, car il n'y a plus, selon les apparences, de grandes choses à attendre ici.

Le généreux Ascanius avoit de la repugnance à laisser après lui, le brave & le fidèle Lochiel, & cette repugnance étoit augmentée par l'idée de l'état dangéieux & desespéré, où il s'agissoit de quitter un Gentilhomme de ce mérite. Point de Chirurgien pour mettre le prémier, appareil à sa blessure, point de refuge pour le mettre à couvert de là fureur de l'Ennemi victorieux. Mais Lochiel dont les allarmes étoient augmentées par l'idée du péril où il voioit le Prince, prévint Ascanius, l'empêcha de perdre le temps dans des regrets inutiles, & coupa court aux petits delais, ordinaires entre deux bons amis forcés à se separer dans des circonstances si affligeantes. Fuïez, mon cher Prince, dit-il, fuïez, aiez soin de vous-même, & abandonnez votre fidèle Lochiel aux tendres soins de la Providence. Un honnête Paisan qui a servi mon Père, demeure à un mille d'ici, en tirant, vers le Nord. J'espère de trouver un asyle dans sa maison. Peut-être aussi me procurera t il un Chirurgien peur avoir soin de ma blessure. Mon domestique me conduira jusques dans sa chaumière. Puisse le Ciel protéger toujours le grand & le bon Ascanius!

Le Prince continua sa retraite aiant le cœur serré de la douleur la plus vive, & il arriva avant la pointe du jour à Lochbarcige, où à la prière de ses deux compagnons, Sherridan & Sullivan, il se coucha pour prendre quelque repos, ce qu'il n'avoit pas fait depuis cinq jours & cinq nuits. Quelque actifs & quelque infatigables qu'ils fussent, la nature lassée, abbattue, épuisée par tant de chagrins & par tant de fatigues, les obligea tous les trois à lui donner ce peu de relache. Ascanius ne s'éveilla qu'après midi, & dina avec ce qu'un Païs aussi pauvre que celui-là put lui fournir. Il s'y arrêta jusqu'à la nuit, dans l'espérance d'être instruit des mesures que ses amis auroient concertées après leur defaite, & des forces qu'il leur restoit encore; mais n'apprenant rien du tout, il prit la résolution de se rendre dans le Glan de Morar.

Il y a dans ce Païs peu de chemins où l'on puisse aller à cheval, & le peu de chemins qu'on y trouve sont si mauvais, qu'il crut de voir abandonner ses chevaux. Ainsi il fut obligé de partir à piéd.

Ascanius & ses deux Compagnons se trouvèrent le 19. à la pointe du jour, au Glan de Morar, mais ils n'y apprirent aucune nouvelle. De-là, ils arrivèrent le même jour à Arisaig, où ils ne trouvèrent non plus aucun de leurs anciens Associés. Cependant, Ascanius fut parfaitement bien reçu par les principaux du païs, dont les habitans lui sont en général fort affectionnés.

Il y lut résolu que M. Sherridan se deguiserait, seroit envoyé à la découverte du côté du fort Guillaume; & se rendroit de-là, s'il jugeoit que son voiage fût nécessaire & praticable, dans le Comté de Ross, pour y faire toutes les découvertes qu'il pourroit, parce que la plus grande partie des débris de l'Armée du Prince avoit pris cette route.

En même temps, on convint qu'Ascanius resteroit avec M. Sullivan à Arisaig, & que s'ils ne pouvoient pas y attendre en sureté le retour de M. Sherridan, ou l'exprès qu'il enverroit pour donner de ses nouvelles, ils laisseroient à quelqu'un de confiance, avis du lieu où ils se rendroient ensuite.

Se flattant d'être alors hors de danger, Ascanius moins impatient attendit pendant sept jours entiers, le retour de M. Sherridan. Il employa son loisir à faire des observations sur les manières, sur les coutumes, sur la rusticité des sauvages habitans de la campagne; à écrire un Journal, & des Remarques sur ses affaires & sur les vicissitudes qui lui étoient arrivées en Angleterre; à converser avec le vénérable Archibald Mac-Donald de Barisdale, qui lui rendit de fréquentes visites; & il fut souvent à la pêche, à laquelle il prenoit un plaisir singulier.

Il fut joint dans ce lieu par un Corps de fidèles Camerons, vassaux de son cher Lochiel, qu'ils esperoient de trouver avec le Prince, aiant ouï dire qu'il avoit été au fort Auguste.

Le 27. Avril, V. S. le Capitaine O-Neil se rendit auprès de lui. Après s'être échappé de la Bataille, il étoit resté caché pendant plusieurs jours à Inverari. Le 23. il avoit trouvé M. Sherridan, qui l'envoia auprès de son Altesse Roiale.

O-Neil lui apprit que le Lord Kilmarnock étoit la seule personne de distinction faite prisonnière dans le combat; que le Comte de Cromarti avoit été pris le jour d'auparavant avec son fils & plus de cent de ses vassaux; que le Lord Balmerino avoit eû le même sort le lendemain de la Bataille (*a*); que le Duc de Perth avec son frère le Lord Drummond avoient gagné Lochabar, suivis de leurs seuls domestiques; qu'ils avoient ordonné aux Troupes Françoises, dont celui-ci avoit le commandement, de se rendre à l'Ennemi; que la plûpart des autres Chefs avoient suivi cet exemple, chacun ne pensant qu'à sa propre sureté, & ordonnant aux Tribus & aux autres personnes qui étoient sous leurs ordres, d'en faire de même (*b*).

Hélas! dit Ascanius, sont-ce là la fidélité & la constance tant vantées des Ecossois? Sont-ils donc découragés à ce point, par

(*a*) M. Ratcliff Comte de Derbentwater eût le même malheur, & a perdu la tête sur un échaffaud en vertu d'une sentence prononcée contre lui en 1716. & après laquelle il avoit eû le bonheur de se sauver de la Tour de Londres.

(*b*) Il est à présumer que ces ordres n'auroient pas été donnés, ni exécutés avec tant de précipitation, si Ascanius avoit resté avec le gros de ses Troupes.

une seule defaite? Puis-que cela est ainsi, il est donc temps de penser à ma propre sureté, & d'abandonner cette ingrate Contrée. Mais, ajouta le Prince, à combien, suivant le bruit public, notre perte à Culloden peut-elle monter! Plus de cinq cens hommes, répliqua O-Neil, ont été tués sur le champ de bataille, & plus de mille ont été massacrés dans la poursuite. O Ciel, reprit Ascanius, est-il possible que les Anglois aient pris une vangeance si cruelle! Quoi! Est-ce que mes pauvres Soldats ne voulurent point de quartier? Bien loin de-là, ajouta le Capitaine, on le leur refusa. Ils le demandèrent, mais en-vain. Les gens du Duc donnèrent contre nous l'exemple d'une fureur peu commune, en immolant sans miséricorde tout homme qu'une suite assez prompte ne pût pas arrâcher à cette fureur. Il paroît qu'ils furent animés & portés à cet excès par un bruit répandu parmi eux, que votre Altesse Roiale comptant sur une sûre victoire, avoit ordonné à ses Troupes de n'épargner aucun homme de l'Armée du Duc, & de refuser quartier à tous sans aucune distinction. Ce bruit fut adroitement répandu parmi tous les Anglois, & contribua beaucoup au massacre horrible qui suivit notre defaite. Bon Dieu! qu'entens-je, dit Ascanius? Combien horrible, combien infame n'est pas une calomnie de cette nature? Surement le Duc de Cumberland est trop brave, a un cœur trop bien placé, les sentimens trop nobles, pour être l'auteur d'une imposture si indigne. Je ne le crois point capable d'un trait si noir, si contraire à la véritable bravoure, dont la Nature, si on en croit la Renommée, l'a doué trop abondamment pour qu'il ait eû recours à un artifice, à un trait de vangeance si inhumain & si indigne d'un brave guerrier (a).

(a) *L'Armée d'Ascanius fut totalement dispersée le jour même de la bataille, & les rélations Angloisesses font monter à deux mille hommes, le nombre de ceux qui furent tués dans la bataille ou dans la, poursuite. Une de ces rélations traduite en François & inférée dans le Mercure Historique & Politique, du mois d'Avril 1746 s'exprime en ces termes. La poursuite ne fut qu'un massacre, & plusieurs ont été assommés comme des chiens à coups de crosse de fusil; ainsi on peut dire*

que s'il n'y a pas eû plus de tués, e'est qu'on n'en a pas joint davantage.

Liste des Officiers de marque tués dans l'Armée d'Ascanius. *Le Lord Strathallan, qui fut tué par le Lieutenant-Colonel Howard, Mach-Lochlin, Chisolm, Mac-Intosh, Frazer, Maldonald de Keppoch, Grant, Colonels; Mac-Donald de Glen-Ronald, Nairn, Farqbarson de White-House, Farqbarson d'Achron, Capitaines; Mac-Intosh, Mac-Donald de Glengari, Enseignes, & plusieurs autres.*

Un grand nombre de personnes de distinction faites prisonnières de guerre ont été exécutées dans diverses villes d'Angleterre & d'Ecosse.

Outre cette perte en hommes, l'Armée d'Ascanius ne sauva rien de ses bagages. Ceux du Prince & de tous les Officiers devinrent la proie du vainqueur, de même que toute l'Artillerie consistant en une vingtaine de canons & huit pierriers; ses munitions, consistant en 2320. fusils, 190 sabres, 1500. charges de mousquet en cartouches, 1019. boulets de canon, 1500 livres de bales, 37. barrils de poudre, 22. chariots, &c.

L'Armée Angloise perdit très-peu, ainsi qu'on peut le voir par la liste suivante publiée par la Cour de Londres.

Liste des morts & des blessés de l'Armée Angloise.

Du Régiment de Barrel, Le Lord Robert Kerr, Capitaine, tué; Rich, Lieutenant-Colonel; Romer, Capitaine; Edmonds, Lieutenant; Campbell & Broun, Enseignes, tués.

Du Régiment de Wolfe, Bruce, Enseigne, blessé.

Du Régiment de Price, Grosset, Capitaine, tué; Simpson, Capitaine, blessé.

Du Régiment de Bligh, Trapaud, Lieutenant, blessé.

Du Régiment de Monro, Kineer, Capitaine; King & Lort, Lieutenans; Dally & Mundock, Enseignes, blessés.

Du Régiment de Ligonier, Sparck, Capitaine, blessé.

Du Régiment de Battereau, Carter, Capitaine, blessé.

Du Régiment du Lord Loudun, Jean Campbell, Capitaine, blessé à mort.

Des Milices, Colin Campbell, Capitaine blessé à mort.

Perte totale, 50. morts tant Officiers que Soldats, 259. blessés, un seul égaré. Le Régiment, de Barrel eût seul 17. morts sa 108. blessés, & celui de Monro 68. blessés & 14. morts.

Après quelques autres discours, O-Neil assura le Prince qu'il n'y avoit pas la moindre espérance de rassembler un nombre d'hommes capable de former un corps. En conséquence de ce récit, il fut resolu de chercher un vaisseau pour transporter en France, Ascanius, & ceux de ses Adhérans qui se trouvoient alors avec lui. De ce nombre étoit M. Donald Mac-Leod, Montagnard fidèle & très-consideré dans le País. Le Prince le chargea de louer un vaisseau, pour aller à Stornwai. On esperoit d'y trouver, ou d'y entendre parler de quelque vaisseau François : On en attendoit depuis long-temps plusieurs sur

L'ordre de massacrer tous les Anglois, prétendu trouvé dans la poche de quelques soldats & Ascanius avoit été conçu en ces termes.

Parole: ROI JACQUES.

Son Altesse Royale veut & ordonne positivement que chaque individu de son Armée s'attache à quelqu'un des Corps qui la composent, & demeure avec ce Corps nuit & jour sans s'écarter jusqu'à ce que la Bataille & la poursuite soient entièrement finies; qu'on ne donne aucun quartier aux Troupes de l'Electeur, pour quelque raison que ce puisse être. Ceci regarde l'Infanterie aussi bien que la Cavalerie. L'Ordre de Bataille sera donné à chaque Officier-Général, ainsi qu'à chaque Chef d'un Régiment ou d'un Escadron. Il est nécessaire, & l'on attend de chaque individu de l'Armée, soit Officier ou Soldat, qu'il occupera & défendra le poste qui lui sera assigné, & si quelqu'un fait volteface pour s'enfuir, il peut compter d'être tué par celui qui sera le plus à portée. Il est défendu sous peine de la vie, de depouiller les morts, ou de piller, jusqu'après la fin de la Bataille, & de jeter son fusil.

Signé GEORGE MURRAI Lieutenant-Général.

On verra plus bas qu'on se servit à Stornwai d'une supposition semblable pour rendre Ascanius & son parti, odieux au Peuple. Ce n'est pas la première fois que des gens extrêmement zelés pour un parti, ont eû recours à des insinuations de cette nature, pour écraser tout-à-coup le parti contraire. Quelques-uns les regardent même comme des ruses innocentes, & permises contre des Ennemis; d'autres les considèrent d'un autre oeil. Quant au billet rapporté ci-dessus, le parti le plus raisonnable est de croire, que dans quelque Armée qu'il ait été inventé & produit, il l'a été par des fanatiques, sans la moindre participation des Généraux.

cette côte (a). M. MacLeod loua une chaloupe à huit rames, Le 28. il y conduisit Ascanius, accompagné de son fidèle Sullivan & du Capitaine O-Neil, qui promirent aux autres de les envoyer chercher aussitôt qu'ils seroient assurés d'un vaisseau.

On ordonna à l'équipage de la chaloupe de faire toute la diligence possible, afin d'arriver au plutôt à Stornwai. D'abord on fit force de rames; mais se voiant, aux approches de la nuit, menacés d'un gros temps, les rameurs commencèrent à se repentir de s'être mis en mer. Ils déclarèrent à leurs passagers qu'il y avoit du danger à aller en avant, ils demandèrent la permission de s'en retourner. Ascanius, dont un peril incertain n'est rien moins que capable d'intimider l'ame intrépide, n'y voulut jamais consentir. Cependant il s'éleva pendant la nuit une tempête des plus horribles. Tous ceux qui étoient dans la chaloupe, excepté le Prince, étoient d'avis de s'en retourner. Ils se réunirent même pour le supplier tous ensemble, d'y donner son consentement. Leurs prières furent inutiles.

La condescendance auroit été néanmoins pour lui un coup des plus heureux. Le lendemain de son départ, il arriva à Arisaig deux vaisseaux de guerre François chargés de provisions & d'argent pour lui; & parce que ces vaisseaux retournèrent heureusement en France, Ascanius n'eût que trop de raison dans la suite de regretter une occasion aussi favorable de mettre sa personne en sureté.

Ni lui ni son monde ne pouvoient pas, au reste, deviner que ces fregates arriveroient précisément dans ce temps & dans cet endroit là. Mac-Léod assuroit d'ailleurs qu'il avoit un grand parti, un grand credit à Stornwai, & qu'on y seroit bientôt pourvu d'un vaisseau. Ascanius avoit donc raison de se hâter de gagner un lieu où il eseroit de se tirer au plutôt de la situation disgracieuse où il se trouvoit alors. De plus, il pouvoit fort bien penser, qu'il étoit indigne de son courage de fuir les dangers de la mer & des tempêtes pour conserver une vie

(a) Il en parut en effet plusieurs sur cette côte, entr'autres un Armateur de huit Canons qui mouilla à l'embouchure du Lochbrit, en même temps que les deux Fregates, dont il sera parlé ci-après, arrivèrent à Arisaig.

malheureuse, errante comme celle d'un Vagabond, ou qu'il passeroit peut-être dans les horreurs d'une prison étroite. Car il étoit bien assuré que quand même il seroit tombé entre les mains de ses Ennemis, ils n'auroient pas voulu, ou ils n'auroient pas ôsé attenter à sa vie, aussi long-temps que la Couronne de France auroit été en état de faire usage de toutes ses forces.

A mesure que la nuit approchoit, la tempête devenoit plus violente. Les ondes agitées par les vents déchainés, s'élevoient vers le Ciel avec un bruit horrible; chaque moment menaçoit d'une mort prochaine les rameurs épouvantés. Par surcroît d'embarras, il faisoit un froid si vif, que les-pauvres gens en perdirent l'usage des mains, & furent bientôt hors d'état de manier les rames. Forcés d'abandonner la chaloupe à la merci des ondes, elle étoit le triste jouët des vents & des flots, & il sembloit qu'à chaque instant elle allât être engloutie au fond de la mer.

Pour soulager les rameurs épuisés, autant qu'il dépendoit d'eux, Ascanius & ses trois généreux Compagnons prirent les rames à leur tour, & travaillèrent aussi long-temps qu'ils en eurent la force. Le calme, & le visage toujours serain du Prince malgré un si grand péril, sa résignation à la volonté du Ciel, sa fermeté, les efforts qu'il faisoit, son adresse dans le travail servirent à ranimer les matelots demi-morts de froid, de foiblesse, de lassitude. Ils reprirent leurs rames, pour donner à Ascanius & à ses compagnons fatigués, le temps de reprendre haleine; mais la tempête continuant toujours avec la même violence, la force, les bras, le courage, tout leur manque enfin.

Ascanius, qui s'étoit fait au génie & à l'humeur des Montagnards, commence à tourner leurs terreurs en ridicule, affecte de mépriser le péril où ils étoient, leur chante plusieurs chansons, & en particulier il en chante une dans leur propre langue; MM. Sullivan & Mac-Léod joignent leurs voix à la sienne, & sont le chœur. En un mot, l'artifice réussit au-mieux; les matelots enchantés travaillent avec une ardeur toute nouvelle, tandis que leur illustre Passager endort & charme par ses chansons, leurs craintes & leurs peines.

L'Aurore approchoit, mais en ramenant la clarté, elle ne ramenoit pas le calme; le temps au contraire devenoit de plus en plus orageux & mauvais. Enfin, vers les huit heures, ils furent poussés sur le rivage d'une des Isles d'Ecosse appelée Benbicula, sur une langue de terre appelée Rushness. Quoi-qu'ils eussent regardé, dans, d'autres circonstances, comme un très grand malheur d'être ainsi jettés sur un rivage si éloigné du lieu où ils vouloient aller, cependant, vû le danger extrême dont ils étoient échappés, ils s'estimèrent très-heureux d'être en vie, & d'avoir pris terre. Ils se félicitèrent les uns les autres, & ils rendirent graces au Ciel de leur délivrance. Après cela, M. Sullivan railla Ascanius, de ce qu'il avoit, au milieu du péril, oublié ses prières, & chanté des chansons prophanes, au lieu de cantiques sacrés.

Cependant, le vent continuoit de souffler avec la même violence, & d'être excessivement froid: tout le monde étoit presque gêlé. M. Mac-Léod alla, avec des gens de l'équipage, chercher du bois aux environs. Ils en trouvèrent, & Ascanius fut le premier à faire du feu. On se rechauffa, & on se fortifia le cœur, au moyen du brandevin. Quant aux provisions de bouche, ils n'en avoient aucune, & ils ignoroient où & comment en avoir.

Ils restèrent pendant quelques heures dans cette triste situation. Enfin, ils resolurent de s'avancer dans l'isle, quoi-qu'ils ne pussent pas compter sur les gens du País. Ils arrivèrent sur le soir auprès de quelques chaumières, dont les habitans prirent la fuite aussi-tôt qu'ils les apperçurent. Ils passèrent la nuit dans une de ces chaumières, & ils se regalèrent d'un jeune poulain, unique animal bon à manger qu'ils trouvèrent dans ce lieu. Ils le coupèrent en morceaux, qu'ils firent rotir comme ils purent. Le Prince mangea de bon cœur, toute sa suite fut aussi fort-contente de souper. Ils avoient la meilleure sauce du monde, c'est à-dire, un appétit dévorant.

Quant au sommeil, l'équipage de la chaloupe se mit en disposition de le prendre, & le prit effectivement; mais Ascanius & ses trois Amis, pleins de l'idée du péril où ils

étoient, & se méfiant d'ailleurs des habitans de l'isle, firent sentinelle pendant toute la nuit.

Le lendemain le temps devint un peu plus favorable; ils se préparèrent à pénétrer plus avant dans l'intérieur du Païs, dans l'espérance d'en déterminer les habitans à leur vendre, à quelque prix que ce fût, les provisions dont ils avoient besoin, en cas que quelque nouvel accident les empêchât d'arriver le lendemain à Stornwai.

La Fortune les servit au-de-là de leur attente. Ils se firent passer pour des marchands qui avoient fait naufrage en allant aux Isles Orcades. Les Insulaires leur fournirent du poisson sec, de l'eau de vie, & du pain, ou plutôt des gâteaux faits de farine d'orge & cuits sur des grils. Ces gâteaux, étoient si aigres qu'Ascanius ne put en manger. Mac-Léod lui apprit qu'on les faisoit exprès forts de levain, sans quoi les Ecossois n'en mangeroient pas. Après avoir payé largement les provisions qu'on venoit de leur vendre, de même que le poulain qu'ils avoient mangé la veille, ils se rembarquèrent le même soir, 30. Avril, pour Stornwai.

A-peine furent-ils en mer, qu'ils furent accueillis par une nouvelle tempête, qui les jetta sur le rivage de l'isle de Scalpa. Ils se rendirent tous à terre, & se réfugièrent dans une ferme, se donnant, comme ils avoient déjà fait à Benbicula, pour des marchands qui avoient fait naufrage. M. Sullivan prit le nom de Saint Clair, Ascanius passa pour son fils, O-Neil pour le Capitaine du vaisseau, & M. Mac-Léod pour un simple passager.

Le temps continua d'être très-mauvais pendant le reste de la nuit & tout le jour suivant. Ascanius se détermina à rester dans cette ferme jusqu'au retour d'un Exprès, que Mac-Léod envoya à Stornwai pour porter une lettre à son frère, par laquelle il le chargeoit de louer un vaisseau pour les transporter en France. Cependant Lui & sa suite furent très-bien regalés par le généreux fermier, qui n'attendoit aucune recompense de son hospitalité.

Grande nouvelle annoncée au Prince pendant son séjour dans cette ferme. Le 3. Mai, on Lui rapporta que Liu-même

accompagné de MM. Sullivan & Sherridan, du Lord Elcho, du Duc de Perth & de son frère le Lord Jean Drummond, & de plusieurs autres qui s'étoient sauvés de la bataille de Culloden, étoient à Arisaig, où il y avoit deux vaisseaux de guerre prêts à les prendre à bord aussi-tôt qu'ils auroient été joints par les autres Chefs du parti, qu'on y attendoit.

Cette nouvelle le jetta dans un grand embarras. Il étoit convaincu par soi-même & par la présence de M. Sullivan, de la fausseté d'une partie de ce bruit; mais il ne doutoit pas que l'autre partie ne fût très-véritable. Il s'imagina que M. Sherridan avoit conduit à Arisaig, le Duc de Perth & des autres Seigneurs, dans l'espérance de trouver Ascanius, où dans cette ville, ou à bord d'un de ces vaisseaux de guerre, & que ne l'y aiant point trouvé, ils auroient pris le parti de s'embarquer dans l'espérance qu'il les y viendroit joindre. Quant aux fausses circonstances dont la vérité étoit accompagnée, savoir qu'il étoit lui-même ou à Arisaig ou à bord de ces vaisseaux, il crut d'abord que ce bruit, faux mais très-vraisemblable, s'étoit repandu dans le public, parce qu'on ignoroit qu'il fût ailleurs; & qu'il étoit très-probable, que quelqu'un dont il étoit personnellement connu, l'auroit vû sur cette côte. Enfin, ne doutant point que ses conjectures ne fussent justes, comme elles l'étoient effectivement, il devint très-inquiet, & souhaita d'être à Arisaig; mais comment s'y rendre sûrement & promptement? c'étoit là la difficulté.

M. Sullivan, dont l'avis entraînoit toujours celui du Prince, opposa: Qu'il ne falloit pas ajouter soi légèrement à des bruits publics; d'autant moins à celui-ci, puisqu'une partie étoit démentie; par la présence de son Altesse Royale dans cette Isle; que, peut-être ni les vaisseaux François, ni les Seigneurs dont on parloit, n'étoient point à Arisaig: que supposé qu'ils y eussent été, ils pouvoient être partis, avant que le Prince les eût joints; qu'en ce cas; Ascanius s'exposeroit trop en les allant chercher, & qu'au-lieu de les trouver, il pouvoit facilement se perdre lui-même sans ressource puis qu'il étoit mal-aisé de décider d'où provenoit alors le danger le plus prochain, de l'Ennemi, de la terre-ferme, de la mer, ou du mauvais temps.

J'ai prévu & pésé, répondit Ascanius, toutes les objections de M. Sullivan; & j'en sais le cas qu'elles méritent. Mais qui nous dira ce que M. Sherridan peut avoir fait pour nous? Peut-être que nos affaires ne sont pas en Ecosse aussi désespérées que nous nous l'imaginons. Peut-être notre retour en France est-il trop précipité. Peut-être nous causeroit-il un préjudice irréparable. Peut-être ne trouverons-nous point de vaisseaux à Stornwai, quand nous y serons arrivés, & dans cette extrémité; que deviendrion-nous, vû que nous n'y avons d'autre intelligence que celle que M. Mac-Léod peut nous y procurer? En un mot, ne nous exposons-nous point de tomber entre les mains de l'Ennemi, en allant à Stornwai?

Il n'y a pas le moindre danger, en prennant cette route, dit M. Mac-Léod. Je ne doute point que mon frère ne se soit assuré d'un vaisseau pour le temps que nous y arriverons. Si non, nous pouvons y rester sans crainte d'être découverts, jusqu'à ce que nous en ayons un. Et en cas, que votre Altesse Roiale fût reconnuë, & qu'on ôsât former quelque attentat sur votre personne, je suis sûr d'armer un nombre suffisant d'amis pour opposer la force à la force.

Le Prince déclara là-dessus, qu'il consentoit d'aller à Stornwai, si M. Mac-Léod recevoit cette nuit, des nouvelles de son frère; si non, qu'il jugeoit à-propos de partir le lendemain pour Arisaig.

L'expès envoyé, à Stornwai revint sur le minuit. Il étoit chargé d'une Lettre de M. Jacques Mac-Léod, par laquelle il informoit son frère, qu'il avoit loué un vaisseau qui se tenoit prêt à partir quand il voudroit. Le Capitaine O-Neil, transporté de joie à cette agréable nouvelle, se prosterna sur ses genoux, remercia le Ciel de leur prochaine delivrance, & restant dans la même posture, il demanda à baiser la main du Prince pour le féliciter, de ce qu'il seroit, selon les apparences, delivré bientôt des dangers dont il étoit environné. Je vous remercie, Noble Capitaine, dit Ascanius, de la part que vous prenez à mes intérêts & à ma conservation; mais n'ayons pas trop de confiance: Nous ne sommes pas encore à Stornvai, nous ne sommes pas encore embarqués; nous n'avons pas passé les

Armateurs & les vaisseaux de guerre de l'Ennemi; en un mot, ne nous flattons point d'être hors du péril, & à l'abri des tempêtes excitées par notre mauvaise fortune, jusques à ce que nous serons débarqués en France. Partons pour Stornwai, mais préparons-nous à de nouvelles difficultés, à de nouvelles disgrâces: en cas qu'elles nous arrivent, elles nous frapperont & nous abbatront d'autant moins, que nous nous y serons attendus.

Le 4. Mai, à quatre heures du matin, notre illustre Aventurier & ses Compagnons partirent pour Stornwai, après avoir recompensé abondamment leur généreux hôte; car M. Mac-Léod s'étoit suffisamment pourvû d'argent. Le Prince & M. Sullivan ne voiageoient pas non plus les poches vuides. Le lendemain au soir, ils arrivèrent à Stornwai. Jacques Mac-Léod leur vint au-devant. Il avoit imprudemment dit en secret à un faux ami, qu'il avoit loué un vaisseau pour transporter le Prince en France. Ce fut à quelque distance de la ville, que cet indiscret vint à la rencontre d'Ascanius, qu'il n'avoit jamais vû. Il le reconnut cependant à son air & à la dignité repanduë dans toute sa personne, quoi-qu'il fût alors caché sous l'habillement d'un Montagnard.

A la vûe d'Ascanius & à la distance d'environ cent verges, Mac-Léod tout confus se jeta sur les deux genoux, leva les mains vers le ciel, & avec un air morne & consterné ; Hélas! mon Prince, s'écria-t-il, quelles preuves vous donnerai-je maintenant de mon devoir! Il en vouloit dire davantage, mais il étoit si troublé, qu'il ne savoit comment s'exprimer. Il demeura dans cette posture, jusqu'à ce que son frère Donald étonné & craignant quelque nouvelle infortune, le fit lever. Il apprit bientôt ce qui s'étoit passé. Le faux ami de Jacques avoit malicieusement trahi le secret, & ajouté à la vérité des circonstances fabuleuses, savoir, que Ascanius venoit à Stornwai avec cinq-cens hommes, dans le dessein de piller & de bruler la ville avant que de s'embarquer. On ajouta d'autant plus de foi à l'imposture, que dans plusieurs occasions, les habitans de Stornwai n'avoient pas paru être fort affectionnés à son service. Sur cette fausse nouvelle le Peuple avoit pris

l'allarme, & il y avoit plus de deux-cens hommes sous les armes dans la ville. En un mot, le Prince apprit qu'il ne pouvoit y entrer; & comme il falloit nécessairement la traverser pour aller au vaisseau, il se trouva dans la rude nécessité ou de passer la nuit dans un marécage, ou de s'en retourner sur le champ par le même chemin qu'il venoit de faire. Cependant, sa condition auroit été bien plus mauvaise s'il avoit pû arriver au vaisseau, parce que les habitans de la ville s'en seroient infailliblement emparés.

Donald Mac-Léod étoit si transporté d'indignation contre son frère, qu'il tira l'épée pour le tuer sur la place; & il l'auroit certainement fait, si le Prince ne l'en avoit pas empêché.

Il n'y a point des termes qui puissent représenter au juste la surprise, la douleur, la colère, le desespoir du pauvre Capitaine O-Neil, qui s'étoit si légèrement flatté que son Prince étoit sur le point d'être affranchi des dangers qui l'environnoient. Ascanius seul parut n'être ni abattu, ni consterné par ce nouveau contretemps. Vous voyez, dit-il, cher Capitaine, que j'ai l'esprit de prophesie. Si je ne prévis pas en détail ce qui devoit nous arriver, du-moins mon cœur avoit-il un secret présentiment de quelque nouveau malheur. Mais ne desesperons point encore: nous autres mortels avons des lumières très-bornées, & nous ne pouvons pas percer les mystères & les voyes de la Providence. Notre entendement est trop foible pour pénétrer ses desseins infiniment sages. Cet Etre tout-bon, qui m'a servi jusqu'ici de bouclier contre la fureur de mes Ennemis, peut encore m'arracher à leurs plus exactes recherches. Peut-être qu'en manquant ce vaisseau, j'ai évité ma perte. Peut-être est-il destiné à devenir la proie des flammes, des ondes, ou des Ennemis, & que le Ciel me reserve une meilleure occasion. Sûrement nous serons delivrés, quoique notre delivrance soit tardive.

La nuit avançoit, & ils ne savoient où aller, ni par quel moyen se mettre en sureté jusqu'au lendemain matin. Le Prince, M. Sullivan, le Capitaine O-Neil & tout l'équipage de la chaloupe, se déterminèrent enfin à passer la nuit dans un marais qui étoit près du rivage & il fut décidé que les deux

Mac-Léods iroient dans la ville acheter de nouvelles provisions, & retourneroient à minuit: ce qu'ils n'exécutèrent point, par des raisons qu'on ignore.

Après avoir attendu inutilement jusqu'après minuit, & craignant qu'il ne fût survenu quelque nouvel obstacle au retour des deux frères, le Prince & sa suite eurent recours à un peu de biscuit moisi & à l'eau de vie: seules provisions qui leur restoient pour appaiser leur faim & pour sustenter leurs corps épuisés. Cependant il faisoit un vent extrêmement froid, il pleuvoit, & ils n'avoient d'autre couvert que le firmament, d'autre lit que la platte terre quelque dure, froide & mouillée qu'elle fût. Dans cette rude extrémité, ils prirent le parti de se promener toute la nuit, sans oser s'éloigner beaucoup du terrain qu'ils avoient d'abord choisi, de peur de le perdre, & de s'égarer dans la campagne, dont les habitans leur étoient si justement suspects. L'ennuïeuse nuit fut enfin chassée par une Aurore plus favorable, qui reveilla leurs esprits languissans. Leur vûe pouvoit s'étendre un peu loin sur la campagne des environs, & ils en profitèrent pour reprendre le chemin de leur chaloupe, dans le dessein d'aller chercher les deux frégates Françaises qui pouvoient être encore à Arisaig.

A peine avoient-ils été une demi-heure en mer qu'ils trouvèrent une autre chaloupe avec des Passagers, qui alloient de Benbicula aux Isles Orcades. Ils apprirent d'eux que les deux vaisseaux de guerre François avoient eû le 3. Mai un engagement fort vif avec trois vaisseaux Anglois, à la Rade de Lochnanauch, près d'Arisaig, mais que ceux-ci avoient été obligés de gagner le large; que le 4. plusieurs personnes de distinction & autres, s'étoient embarquées dans les vaisseaux François, & qu'il n'y avoit pas lieu de douter qu'ils n'eussent mis à la voile le même jour, parce qu'ils avoient un vent favorable, qu'ils attendoient depuis fort long-temps.

Après avoir fait ce rapport, la chaloupe de Benbicula continua sa route vers les Orcades. Les vents violens qui avoient soufflé la nuit précédente, la lui avoient fait perdre; & cet accident fut cause, de la rencontre qu'elle fit de la chaloupe du Prince.

Peu s'en fallut; que cette terrible nouvelle ne jettât Ascanius dans une espèce de désespoir, dont certainement il ne pouvoit avoir été préservé jusqu'alors, que par une assistance surnaturelle. Il étoit plus embarrassé que jamais sur le parti, sur la route qu'il devoit prendre. Ni lui, ni Sullivan, ni O-Neil ne connoissoient le país, ni quels lieux pouvoient être libres des partis de l'Ennemi.

O-Neil fut d'avis de suivre l'autre chaloupe aux Isles Orcades; mais les Rameurs refusèrent absolument de le faire. Lassés des fatigues, qu'ils avoient essuïées, ils déclarèrent qu'ils vouloient retourner chez eux par le plus court chemin, & qu'ils ne s'exposeroient pas à de nouveaux hazards pour tout l'argent de l'Ecosse. Voiant que les promesses & l'espoir de la recompense ne gagnoient rien sur eux, Ascanius. & M. Sullivan tâchèrent de les gagner par la persuasion; mais tout leur art fut inutile. Les Rameurs ignoroient encore la qualité des Passagers qu'ils avoient avec eux. Ils savoient seulement; qu'ils étoient des Officiers échappés de la Bataille de Culloden, qui n'avoient que la mort à attendre, s'ils tomboient entre les mains de leurs Ennemis; & que c'étoit-là la seule raison qui les engageoit à faire tant d'efforts pour se sauver en France. Quant aux Rameurs mêmes, ils n'étoient d'aucun parti, ils étoient disposés à rendre service, dans l'étendue, de leur profession, au premier venu, pourvû qu'ils en fussent bien payés; mais les peines qu'ils avoient souffertes dans leur course, les dégouttoient de courir de nouvelles aventures.

Tandis que le Prince & ses deux Compagnons dispuoient avec eux, ils découvrirent un vaisseau, & ils s'aperçurent bientôt qu'il cingloit droit à la chaloupe. Ah! chiens, s'écria tout-à-coup O-Neil en s'adressant aux Matelots vous allez être pris & vous serez tous pendus, pour vous être mêlés de nous sauver. Cette menace les remplit d'un tel effroi, qu'ils ramèrent galamment; pour leur propre conservation, droit au rivage. Par un coup heureux du hazard, quoi-qu'ils fussent extrêmement affoiblis par le manquement de nourriture, par la privation du sommeil, par tant de fatigues qu'ils avoient essuïées, ils furent bientôt si près du rivage, que le vaisseau fut

obligé de cesser de leur donner la chasse. Cependant l'équipage refusant encore d'aller aux Isles Orcades, ils furent contraints de cotoyer l'Isle de Benbicula vers le Sud, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent deux autres petits batimens Anglois, à la vûe desquels ils se firent échouer sur la côte d'une petite Isle deserte, où ils séjournèrent depuis le 6. jusqu'au 10.

Ils ne s'étoient pas encore trouvés dans une situation si déplorable. Ils étoient sans maison, sans lit, sans provisions, & ce qui étoit plus affligeant encore, sans aucune apparence d'améliorer leur condition à moins que de tomber entre les mains des Ennemis ne fût une douceur; & à cela ils avoient d'autant plus lieu de s'attendre, que la mer qui les environnoit, resta couverte de vaisseaux de tout rang, pendant le séjour qu'ils firent dans cette Isle.

Il est vrai qu'ils y trouvèrent enfin deux ou trois cabanes de pêcheurs abandonnées, & dans une desquelles on avoit laissé, comme par une direction particulière de la Providence, quelque poisson sec. Quant aux cabanes mêmes, ils n'osèrent pas d'abord s'exposer à y dormir, de peur d'être surpris. Elles sont au Nord de l'Isle, à un demi mille de la mer. En s'avancant dans l'Isle vers le Sud, la campagne est entièrement couverte de buissons, de ronces & d'épines; ce lieu est si sauvage, qu'il semble qu'aucun homme n'y ait jamais mis le pied. C'est dans ces brossailles, que l'infortuné Ascanius & ses Compagnons se cachoient pendant le jour. Un de la troupe faisoit sentinelle, tandis que les autres se livroient au sommeil, ce qu'ils pouvoient faire avec d'autant plus de confiance qu'ils étoient en sureté sur cette partie de l'Isle, qui est très-escarpée de ce coté-là, defendue par beaucoup de rochers, & presque inaccessible. Pendant la nuit, ils regagnoient les cabanes, quoiqu'elles les défendissent mal des injures du temps, puisqu'il tomba chaque fois une pluie si abondante, qu'ils se trouvoient avant le jour mouillés jusqu'à la chair.

Ils mettoient tremper leur poisson dans l'eau, & ils le faisoient cuire ensuite sur un feu de bois. Quant à leur boisson, ils n'en avoient d'autre que celle que la pluie leur fournissoit:

toute l'Isle, qui a pourtant plus de trois lieues de circonférence, n'en fournissoit point d'autre bonne à boire.

O-Neil fut de garde & en faction le premier jour, Sullivan le second, & Ascanius offrit d'en faire autant le troisième. Quant aux Rameurs, ils refusèrent absolument de faire leur faction à leur tour. Ils murmuroient, ils juroient sans-cesse, & parce-qu'ils regardoient le Prince & ses Compagnons comme les auteurs de leure disgraces présentes, ils pensoient que c'étoit au Prince & à ses Compagnons à en supporter la principale fatigue.

En consequenc de ce principe, ils s'emparèrent du reste du brandevin qui appartenoit au Prince. Ils distribuèrent entre eux & à leur gré les chetives provisions qu'ils restoient, & malgré toute l'adresse qu'Ascanius employa auprès d'eux, ils ne vouloient faire que ce qu'il leur plût.

Le zélé & fidèle O-Neil ne voulut pas souffrir que son Maître veillât, tandis qu'il dormiroit. Il le pressa de permettre qu'il se chargeât de sa faction, qu'il fit le troisième jour pour le Prince, & même le quatrième pour M. Sullivan, qui se trouva indisposé.

Ascanius ne pouvoit prendre aucun sommeil. Il réfléchissoit sans-cesse sur la situation déplorable où il se trouvoit; c'est pourquoi il fit toujours compagnie au zélé factionnaire. Un jour qu'ils s'étoient engagés dans un long entretien, ils se promenèrent insensiblement jusqu'à l'endroit où ils avoient caché leur chaloupe. A cette vûe, le Capitaine forma tout-à-coup le hardi projet de se sauver avec elle, de ne prendre avec eux que M. Sullivan, & de laisser au féroce équipage, le soin de pourvoir à sa propre conservation. Car, dit-il, si nous restons ici, nous y mourrons bientôt de faim; ou le plus grand bonheur qui puisse nous arriver, est d'être faits prisonniers: il ne nous resteroit après cela que la simple possibilité qu'on nous laisseroit la vie. Au pire aller, si nous nous mettons en mer, nous ne pouvons nous attendre qu'à la mort, ou à la captivité; mais il peut arriver aussi que nous évitions l'un & l'autre.

Mon cher, Capitaine, répondit Ascanius, j'approuve & je désapprouve en même temps votre proposition. Je suis aussi empressé que vous pouvez l'être, de quitter cette Isle; mais je ne saurois goûter votre projet de laisser ici ces pauvres gens. Il est vrai qu'ils sont brutaux & insolens à notre égard; mais ce seroit prendre d'eux une vengeance trop severe, que de s'enfuir avec leur chaloupe, & de, les laisser périr misérablement. Considerez, qu'ils ne sont chagrins & de mauvaise humeur, qu'à cause des disgaces que nous leur avons attirées. Dans de telles circonstances, nous devons excuser leur grossièreté. D'ailleurs, vous ne considerez pas que nous ne saurions sans eux gouverner la chaloupe.

En disputant sur cette matière, le Prince & O-Neil arrivèrent à l'endroit des brossailles où ils avoient laissé Sullivan & l'Equipage endormis. Ceux-ci étoient alors fort occupés à chercher le Prince & le Capitaine, qu'ils n'avoient pas trouvés à leur reveil. Mes amis, & mes Compagnons dans mon adversité, leur dit Ascanius, aucun vaisseau ne paroît à nos yeux. Aucun, Ennemi ne croise peut-être sur ces mers, embarquons-nous. Qui sait si Dieu, par sa grace, ne nous delivrera pas maintenant de toutes nos peines? Là-dessus toute la Troupe va vers l'endroit où est la frêle barque. On considère avec attention la plage dans toute son étendue, on n'appérçoit aucun, bâtiment, on s'embarqué de nouveau, mais, ce n'est qu'après un débat fort vif sur la route qu'on alloit prendre.

Ascanius proposa d'aller aux Isles Orcades, un des Rameurs lui répondit en Ecossois: Aux Orcades, dites-vous? le diable éventre celui d'entre nous qui le fera! Nous irons à Harris (Arisaig) & de là nous saurons bien retrouver le chemin de chez nous. Là-dessus, l'Equipage crie unanimement à Harris, à Harris, & le Prince voiant qu'il étoit inutile de s'opposer à cette resolution, garde le silence.

Toute la Troupe avoit extrêmement maigri, & avoit l'air tout-à-fait sauvage, faute de nourriture & d'avoir pû se procurer les autres choses les plus nécessaires a la vie. Il ne lui restoit pas un morceau à manger; pas une seule goutte de liqueur a boire. L'indisposition de M. Sullivan augmentoit de

jour en jour; mais il n'y avoit pour lui d'autre remède que le sommeil, pour lequel il avoit une disposition continuelle. Le 11. à la pointe du jour, un autre vaisseau Anglois leur donna la chasse, mais ils s'en delivrèrent heureusement en se réfugiant derrière des rochers. Sur le soir, ils abordèrent une seconde fois à l'Isle de Benbicula, où ils s'arrêtèrent jusqu'au 14.

On leur apprit que plusieurs vaisseaux Anglois croisoient sur ces mers pour intercepter le Prince, qu'on savoit avoir été à l'Isle de Scalpa dans une barque ouverte. Cette nouvelle lui fut racontée par un Montagnard ; qui avoit échappé aux Anglois après la fatale bataille de Culloden, & qui voiant Ascanius, le reconnut, & prit encore une fois la resolution de sacrifier sa vie pour son Prince. Sur ces représentations ; Ascanius s'arrêta de nouveau a Benbicula, jusqu'à ce que les mers voisines fussent moins infestées par les Vaisseaux ennemis.

Les Mariniers qui découvrirent alors qui étoit Ascanius, se mirent à génoux, lui demandèrent pardon de leurs brutalités passées, & jurèrent de vivre & de mourir avec lui. Le Prince leur accorda ce pardon, aussi généreusement qu'ils le demanderent avec humilité.

Nos Aventuriers étoient très-embarrassés sur le parti qu'ils avoient à prendre cette nuit, parce au'ils étoient fort éloignés de la partie habitée de l'Isle. Quoi-qu'ils fussent extrêmement foibles, ils se sentirent néanmoins le courage de marcher, s'il le falloit, toute la nuit; mais M. Sullivan étoit si malade qu'il pouvoit à peine se soutenir. Ils n'avoient pas non plus la force de le porter, quoique le Prince proposat cet expédient, & s'offrit à être lui-même un des porteurs: Tel étoit l'attachement d'Ascanius pour ce Gentilhomme, qui, de son côté, méritoit par les services qu'il lui avoit rendus, cette haute faveur de son Prince.

Le Montagnard qu'ils avoient trouvé dans cette Isle, avoit acheté une barque, & sous l'habit de pêcheur il s'étoit dérobé à la connoissance de l'Ennemi, & même il s'étoit addonné entierement à cette vacation.

Il habitoit une cabane qui n'étoit pas éloignée de la mer, & il avoit avec lui deux-ou trois personnes de la même profession.

Il y avoit aussi aux environs d'autres cabanes de pêcheurs, où le Prince & sa suite se logèrent d'abord. Tandis que lui & O-Neil faisoient un lit pour M. Sullivan, les Pêcheurs s'occupoient à faire cuire, ou bouillir le poisson destiné pour souper; car ces bonnes gens se trouverent fournis des ustensiles & des assaisonnemens. Le lieu fournissoit en quantité de l'eau très-bonne à boire. Ascanius & sa suite firent là un festin délicieux, & se regardoient dans ce moment comme les plus heureux des mortels, il est vrai que Sullivan mangea peu. Son indisposition touchoit le Prince plus sensiblement que la situation où il se trouvoit lui-même. Le malade étoit couché sur un lit fait avec les habits des matelots, qui étoient contens de se chauffer eux-mêmes auprès d'un feu de bois, dont le lieu produit une grande abondance.

Ascanius s'affit sur la terre auprès de M. Sullivan, & exprima le tendre attachement qu'il avoit pour lui, en des termes si touchans qu'il arrâcha des larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient & sur-tout de M. O-Neil, qui a un très-bon cœur & un naturel très-porté à la compassion. „Il ne faut pas mourir, disoit Ascanius; non, vous ne mourrez pas, mon cher Sullivan; vous ne me quitterez point dans des conjonctures si malheureuses. *Empêchez le, Dieu miséricordieux ! Ne m'enlevez point le meilleur & le plus cher ami h que j'ai dans le Monde.* Ou bien, si vous voulez me quitter, mon cher Sullivan, prenez-moi avec vous. Je ne veux pas, je ne puis pas vous survivre d'un seul jour ; & pourquoi vous survivrois-je? Comment pourrois-je me conduire dans un coin du Monde si extraordinaire & si sauvage? Comment éviter de devenir la proie de mes impitoyables Ennemis? Ou si j'échappois de leurs mains, la vie auroit-elle des charmes pour moi après la perte de mon cher Sullivan ?,,

Le malade fut si touché des tendres, paroles du Prince, qu'il ne sçut comment lui en témoigner sa vive reconnoissance. *Quant à moi, dit-il, je pourrois souhaiter de mourir, puisque j'ai assez connu, le monde, pour m'en dégoûter; mais puisque ma vie est si précieuse à mon Prince, j'espère de la conserver pour son service. Mais ne passons pas toute la nuit à discourir. Votre Altesse Royale a besoin de repos, & je vous*

supplie d'essayer d'en prendre. Nous ne savons pas ce que nous avons encore à souffrir.

Alors le Prince & sa suite allèrent se reposer, & tous dormirent profondément jusqu'au lendemain, à l'exception d'Ascanius. Les réflexions qu'il fit sur son état actuel, ses allarmes pour M. Sullivan, tout cela lui ravit le sommeil; mais il eut la satisfaction de trouver le lendemain, que le malade étoit beaucoup mieux, & même eh état de marcher.

Dans la matinée, Ascanius tua d'un coup de pistolet, car il en avoit deux caché sous ses habits, & qui étoient les seules armes à feu qu'eût toute sa Troupe; il tua, disje, une espèce d'oiseau marin qui approchoit du canard de Moscovie. Il l'avoit guêté & tué sur son nid placé dans la cavité d'un rocher; mais ses œufs étoient à-moitié couvés. On fit d'abord bouillir l'animal. Les Pêcheurs avoient de là farine d'orge; on fit du tout un grand plat de bouillon, dont le Capitaine fut le cuisinier. Ce bouillon & la viande de l'oiseau soulagèrent beaucoup M. Sullivan, & après un dejeuné fait de fort bon appétit, il se sentir assez de force pour marcher. Le Prince & O-Neil firent aussi un excellent repas de l'oiseau & du bouillon. Il y avoit treize jours qu'ils n'avoient mangé d'aucun mets aussi délicat.

Après cette espèce de festin, ils allèrent plus avant dans l'Isle, afin d'acheter des provisions pour leur prochain embarquement: ils n'osèrent pourtant pas l'entreprendre alors, à cause du grand nombre de vaisseaux qu'ils découvroient sur les plages de environs.

Les matelots étoient devenus extrêmement souples & fournis. Quoiqu'il n'y en eût pas un seul qui jouît d'une bonne santé, ils s'offroient volontiers à porter les hardes du Prince & de ses Compagnons; & leur complaisance alla jusqu'à se relever de deux en deux, pour aider M. Sullivan à marcher, en le soutenant sous les bras.

A trois heures après midi la Troupe arriva à la maison d'un Naturel du País, de la connoissance du Pêcheur montagnard; & à sa recommandation, il vendit au Prince & à sa suite, de la farine d'orge, du pain, du boeuf fumé, & une bouteille de grès pour conserver l'eau fraîche. L'Insulaire auroit voulu les

retenir toute la nuit; mais il n'ôsa point, parce qu'il savoit qu'ils étoient du parti du Prince, quoi-qu'il fût bien éloigné de s'imaginer que le Prince étoit lui-même dans, la compagnie. Le bruit couroit que des Troupes devoient passer de l'Isle de Skye à celle de Benbicula; sans-doute pour chercher Ascanius & les autres Seigneurs qu'on esperoit de trouver avec lui. C'est pourquoi il craignoit d'être pendu, s'il on découvroit jamais qu'il eût assisté aucun de lès partisans, & sur-tout si on en avoit trouvé quelqu'un dans sa maison. Il ne pouvoit pas même assurer si les Troupes qu'on attendoit dans l'Isle, n'y avoient pas débarqué: Du-moins, disoit-il, devoient-elles y arriver le même soir. Quoi-qu'il ne fallût pas entièrement compter sur ce bruit, il consterna cependant le Prince & ceux de sa suite, qui ne savoit plus de quel côté se tourner, le danger étant égal à s'engager plus avant dans l'Isle, & à retourner sur leurs pas pour se remettre en Mer.

Ils ne voulurent ni se decouvrir, ni confier leur secret à cet Insulaire. Ils le prièrent de se retirer tandis qu'ils tiendroient conseil: ce qu'il fit volontiers. Après que le Prince & M. Sullivan se furent consultés ensemble, le Pêcheur montagnard leur conseilla de passer la nuit dans un bois qu'il leur indiqueroit, & qui n'étoit pas éloigné de la maison où ils étoient alors. L'avis fut approuvé. Ils dirent à leur Hôte qu'ils retournoient vers leur chaloupe, afin qu'il ignorât lui-même, & qu'il lui fût impossible de decouvrir à d'autres, le lieu de leur retraite; mais ils reprirent le chemin par où ils étoient venus, le suivirent jusqu'à ce qu'on les eût perdus entièrement de vûe, & tout-à-coup ils tournèrent du côté du bois situé sur le penchant d'une montagne. Ils y trouvèrent une caverne sèche dans laquelle ils passèrent tous la nuit.

Le lendemain matin, le Montagnard fut renvoyé pour prendre langue. Il revint à midi, & il rapporta que le Colonel Campbell étoit attendu le même jour dans l'Isle, avec un parti des Milices du Comté d'Argile. On lui apprit aussi que les deux vaisseaux de guerre François avoient mis à la voile le 4. Qu'ils

avoient pris à bord le Duc de Perth (*a*), les Lords Drummond & Elcho, M. Sherridan, M. Bucanan, & plusieurs autres personnes de marque, dont les noms n'étoient pas connus. Que le vieux Duc d'Athol; autrement le Marquis de Tullibardine, avoit été forcé de se rendre (*b*) après avoir erré inutilement sur ces côtes, dans l'espérance de se sauver & après avoir non seulement crêvé son cheval de fatigue mais encore réduit sa santé en un très mauvais état, par les peines qu'il avoit essuïées. Qu'il ne se passoit point de jour que quelque personne de distinction ne tombât entre les mains de l'Ennemi victorieux; qu'un grand nombre de personnes du commun avoient le même sort, que plusieurs Tribus s'étoient soumises, & avoient été désarmées; que cependant un nombre considerable de personnes restoient fidelles à son Altesse Roiale, & qu'elle étoient assemblées à Lochabar, mais qu'il n'avoit point appris qui étoit à leur-tête; que les deux vaisseaux de guerre François avoient fait porter à terre, pendant leur combat avec les vaisseaux Anglois; plusieurs caisses d'argent, & une grande quantité d'armes & d'autres munitions de guerre: que l'argent avoit été mis d'abord en sureté par les Tribus fidelles, & sur-tout par M. Mac-Donald de Brisdale, par ses vassaux, & par M. Murrai Secrétaire de son Altesse Roiale (*c*); que les Lords Pitsligo, Murrai, Nairn, Ogilvie, & Dundee, avec d'autres personnes d'un moindre rang, avoient eu le bonheur de se sauver sur des vaisseaux qu'ils avoient trouvés à Buchan, & qu'on ne doutoit point qu'ils ne fussent arrivés surement en France ou ailleurs; mais que la misère de ceux qui étoient encore en Ecosse, étoit inexprimable, parce qu'ils

(*a*) *Ce Seigneur mourut dans le trajet.*

(*b*) *Ce Seigneur mourut dans le Tour de Londres, tandis qu'on instruisoit son procès.*

(*c*) *Il fut arrêté, chez une de ses soeurs, & fut conduit à Londres, où il subit en presence des Secrétaires d'Etat, un interrogatoire de plusieurs heures. Il promit de faire de grandes découvertes, si on lui faisoit grace de la vie, & il tint parole. Plusieurs personnes de tout rang furent arrêtées sur ses dépositions; mais la plupart ont été élargies depuis.*

étoient poursuivis de tous côtés, par des detachemens Ennemis.

Ces nouvelles ne pouvoient être qu'infiniment desagréables à Ascanius & aux siens: Ils ne savoient plus maintenant quelle route, quel parti prendre. M. Sullivan, qui étoit assez bien rétabli, proposa de reprendre le chemin de leurs chaloupes, & de faire tous leurs efforts pour gagner le Moidart, unique endroit où ils pouvoient esperer de rester avec quelque sureté, jusqu'à ce qu'il arrivât quelque vaisseau qui les vint chercher. Car, dit-il; il ne faut point douter que nôtre situation desesperée ne soit connue en France & en Irlande; & nous avons lieu de nous flatter que nos amis ne manqueront pas de nous envoyer des vaisseaux pour nous chercher, & pour nous tirer de l'embarras où nous sommes. Ascanius approuva cet avis, le zélé Montagnard fut donc renvoié pour voir si la côte étoit libre. Il se rendit sur une montagne, éloignée du bois d'environ deux milles, & d'où on pouvoit découvrir toute la campagne jusqu'au bord de la mer. Il trouva tout tranquille, personne ne s'offrit à sa vue. De là il conclut, que l'Ennemi n'étoit pas encore débarqué, ou que s'il l'étoit, il étoit arrivé de l'autre côté de l'Isle. Il vint faire son rapport. Ascanius & sa suite reprirent le chemin qui les conduisoit a leur chaloupe.

Le jour étoit sur son declin, & ils furent obligés de marcher la nuit. Ils eurent le bonheur de ne point s'égarer de leur chemin. Ils arrivèrent aux cabanes des Pêcheurs, leurs premières habitation. Ils y restèrent jusqu'au lendemain, qu'ils se rembarquèrent dans leur chaloupe, dont les autres Pêcheurs avoient eû soin. Le fidèle Montagnard souhaitoit avec passion de les accompagner. Le généreux Ascanius, à qui cet homme revenoit fort, étoit disposé à lui accorder cette satisfaction, malgré l'inconvénient visible qu'il y avoit à grossir sa Troupe. Mais la prudence de M. Sullivan & l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du Prince, l'en empêchèrent. Le pauvre homme versa un torrent de larmes, lorsqu'il les vit partir. Il se mit à génioux sur le rivage, & il implora, dans les termes les plus pathétiques, la protection du Ciel sur son brave & malheureux Prince. Ascanius pleura aussi par sympathie; de forte que c'étoit une

scène très touchante, de voir les tendres sentimens qu'avoient l'une pour l'autre, deux personnes d'un rang si différent, l'une étant de la première, & l'autre de la dernière classe des mortels.

Ils se trouvèrent le 16. à la Montagne de Currada dans l'Isle de Sud-Uist. Ils y furent généreusement reçus par les Insulaires ; c'est parmi eux qu'Ascanius contracta une espèce de maladie très-commune dans ces cantons (a), & qui dans la suite de ses aventures lui fut extrêmement incommodé. Ils renvoïèrent leur chaloupe de cette Isle, où le Prince, M. Sullivan & le Capitaine O-Neil s'arrêtèrent pendant trois jours, dans l'attente d'y apprendre des nouvelles des mouvemens des Ennemis.

Le 19. on leur rapporta qu'un Parti des Milices de l'Isle de Skye s'étoit rendue dans l'Isle voisine d'Irasky, & étoit attendu à tous momens à Currada, en cas qu'il ne trouvât pas dans cette Isle, ce qu'il y cherchoit Là-dessus, on leur procura une petite chaloupe, avec laquelle ils passèrent aussi-tôt dans l'Isle d'Uist, où ils restèrent pendant trois jours & trois nuits cachés dans des cavernes & dans les creux des rochers, n'ayant pour toute nourriture que de la farine d'orge toute crüe & de l'eau pure: ce qui augmenta prodigieusement la maladie du Prince.

Le 22. O-Neil aiant été mis en faction pour être attentif à tout ce qui se passoit sur les côtes, & pour examiner les vaisseaux qui pourroient se rendre dans l'Isle revint avec un des Matelots de la chaloupe à huit rames que le Prince avoit renvoïé, & à laquelle le gros canot d'un vaisseau de guerre avoit donné la chasse jusqu'à Irasky, où l'Equipage portoit quelques provisions; mais il n'avoit pas ôsé s'y arrêter long-temps, de peur d'être arrêté par la Milice qu'on y attendoit de Skye, & qui étoit chargée de faire dans toutes les Isles des environs, les recherches les plus exactes. Les Mariniers rapportèrent aussi qu'ils avoient fait d'inutiles efforts pour arriver à Arisaig; qu'ils n'avoient pû continuer leur route à cause du grand nombre de vaisseaux Anglois qui examinoient avec la dernière rigueur, toutes les barques ou chaloupes qu'ils

(a) *La Gale.*

rencontroient; qu'ils craignoient beaucoup qu'on ne découvrit qu'ils avoient eû le Prince dans la leur; auquel cas ils ne s'attendoient à atre chose qu'a la potence; en un mot, qu'il s'étoient arrêtés à Uist pour éviter trois petits batimens qu'ils avoient vû passer à la hauteur & près de Benbicula.

Ces nouvelles déterminèrent Ascanius à quitter au plûtôt l'Isle d'Uist. Gagnés par ses raisons appuïées de l'eloquence de M. Sullivan, les Matelots consentirent à reprendre dans leur chaloupe leurs anciens passagers. En recompense du voiage qu'ils avoient déjà fait, ils avoient eû cent Guinées, somme prodigieuse pour eux; on leur en promettoit autres cent, s'ils débarquoient heureusement le Prince à Moidart.

On s'embarqua, le même soir, mais le lendemain matin ils furent rencontrés par deux vaisseaux de guerre, qui obligèrent la chaloupe de revenir en arrière. Elle resta à Lochagnart pendant tout ce jour & la nuit suivante. Le 24. ils partirent pour Lochbusdale: desert affreux ou ils furent contraints de séjourner pendant huit jours, pour éviter les recherches rigoureuses de l'Ennemi, que la Providence conduisit toujours dans des lieux ou Ascanius n'avoit point été, ou dont il s'étoit retiré à temps,

Précisément dans l'endroit où le Prince & sa suite descendirent à terre, ils trouvèrent une chaloupe qui paroissoit avoir été perdue, ou poussée sur le rivage par les flots, & qui fut utile au Prince. Ils se virent obligés de coucher la première nuit sur un rocher, dont le sommet étoit un peu concave, en sorte; que les pierres des deux côtés étoient assez hautes pour pouvoir y dresser une tente dans le milieu, sans qu'ils fussent apperçus ni du côté de la mer, ni du côté de la terre: Ils l'y dressèrent, se servant pour cela de la voile de leur barque.

Les provisions de bouche commençant à manquer, deux hommes de l'équipage furent envoyés avec la chaloupe, pour en chercher de nouvelles; il étoit impossible de trouver la moindre chose à Lochbusdale. La chaloupe revint sur le soir avec quelques œufs, de la farine & des gateaux d'orge, & assez de Brandevin pour deux jours. C'étoit là tout ce qu'on pouvoit acheter sur les côtes voisines, même à un prix exorbitant.

Les Mariniers rapportèrent aussi, que les partis ennemis cherchoient son Altesse Roiale & ses Adhérens dans toutes les Isles des environs, & que des Troupes faisoient un cordon sur les côtes du continent de l'Ecosse; de manière qu'il y auroit eû de la folie à entreprendre alors de se rendre à Moidart, ou même de sortir de Lochbusdale, où l'Ennemi ne devoit pas naturellement soupçonner que le Prince eût cherché un asyle.

Ces nouvelles, fatales défarmèrent presque le courage d'Ascanius, il eut de la peine à conserver sa résignation ordinaire aux revers de la Fortune. *O mon cher Sullivan, dit-il! Ne surmonterons-nous jamais les obstacles sans nombre qui s'offrent à nous? La Fortune ne se lassera-t-elle jamais de nous persecuter? Par-tout où je vais, mon mauvais génie m'y suit. Que deviendrai-je enfin? J'aime autant me rendre tout d'un coup, aux meilleures conditions que je pourrai obtenir, car je prévois que je ne me sauverai jamais, ou que je n'ai d'autre sort à attendre que de périr de faim. Quoique mon tempérament soit bon, il n'est pas possible qu'il résiste à tout. Les fatigues, le manquement de nourriture, la maladie degoutante que j'ai, termineront bientôt mes jours. O Dieu! que je suis malheureux d'être né dans une famille, qui fut sans cesse & qui sera toujours en bute aux plus grandes disgraces!*

Mon Prince, répondit M. Sullivan, notre courage ne doit pas céder à de simples apparences; parce que les circonstances qui paroissent nous être les plus contraires, tourment souvent à notre plus grand avantage. Restons ici jusqu'à ce que les mers & les côtes Soient libres, ce qui sera sûrement bientôt, parce que vos Ennemis, qui vous ont inutilement cherché jusqu'ici, s'imagineront enfin que vous avez gagné le Continent, & ils discontinueront leurs recherches, ou dumoins ils les feront avec plus de négligence.

Enfin Ascanius fut contraint de se contenter de sa situation actuelle, quelque affligeante qu'elle fût, jusqu'à ce qu'il s'offrît une occasion de la rendre meilleure.

Pendant la petite chaloupe étoit envoiee tous les jours, ou pour prendre langue, ou pour acheter des provisions. Le septième jour de leur séjour dans ce triste lieu, le Capitaine O-Neil s'en servit pour aller faire à Kilbride une nouvelle provision d'eau-de-vie, leur principal soutien; les mets qu'ils avoient étoient si chetifs & si insipides, qu'il n'y avoit qu'une extrême nécessité qui pût déterminer le Prince & ses deux

Amis, accoutumés à une toute autre nourriture, à en faire usage. Avant que le Capitaine partît de Kilbride, un Parti de l'ancienne Garnison du fort Guillaume, commandé par le Capitaine Scot, y arriva, sur le bruit qu'Ascanius étoit dans ces cantons; & ce fut avec beaucoup de peine qu'O-Neil s'échappa sans avoir été découvert.

Ce rapport jetta le Prince & sa Compagnie dans la plus grande consternation. Ils se trouvoient alors dans la situation la plus terrible ou ils se fussent encore trouvés. Le Capitaine Scot étoit si proche, qu'ils craignoient qu'il ne tombât à chaque moment sur eux; puis-qu'il, paroissoit assez vraisemblable qu'il avoit été particulièrement informé de leurs derniers mouvemens; & que cette information pourroit bien l'engager à passer de Kilbride à Lochbusdale.

Après que chacun eût donné son avis sur les mesures qu'il convenoit de prendre, on tomba d'accord que le parti le plus prudent étoit de renvoyer la chaloupe à huit rames, & de recommander à l'équipage, de répondre, en cas qu'il vint à être examiné, qu'il avoit été employé par deux personnes qu'il avoit laissés dans l'Isle d'Uist.

Après que la chaloupe fût partie, Ascanius & ses deux amis se refugièrent dans une cabane située sur une montagne du voisinage, où ils passèrent la nuit. Elle étoit habitée par un pauvre Païsan, qu'ils envoièrent le lendemain à la quête de Nouvelles. Il retourna midi avec la triste rélation que le Général Campbell étoit à Bernari, qui d'un côté étoit aussi proche d'eux, que Kilbride, où O-Neil avoit laissé le Capitaine Scot, l'étoit de l'autre côté.

Environnés d'Ennemis, pris comme dans un filet, & attendant à tout moment de tomber entre leurs mains, Ascanius & ses deux fidèles amis orroient de montagne en montagne, de cabane en cabane, dans l'esperance de rencontrer enfin quelqu'un qui leur indiquât quelque moien de sortir d'un si grand péril.

Enfin la Fortune semble se déclarer en leur faveur. Elle leur fait appercevoir une Dame à cheval accompagnée d'un seul domestique. Le Capitaine O-Neil lui va aussitôt au devant, & la

prie avec beaucoup de politesse de s'arrêter un moment. La Dame qui s'attendoit à toute autre rencontre qu'à celle qu'elle fit, fut terriblement effraïée, s'arrêta d'abord, & pria le Capitaine de ne point la maltraiter.

Madame, dit O-Neil vous n'avez rien à craindre d'un infortuné qui est sur le bord de sa ruine, & qui n'a pour se sauver, d'autre ressource que les instructions que vous daignerez lui donner. Je sai que le beau sexe est enclin, à la pitié, & porté à assister les malheureux. Je remets avec confiance mon sort, ma liberté, ma vie entre vos mains, quoique j'ignore quelle est votre famille, ni quels sont vos principes. Je suis, Madame, un Officier François, qui avec les deux autres que vous voyez là-bas, sommes enveloppés par l'Ennemi, à moins que la Providence ne fasse bientôt un miracle pour nous delivrer. Nous enseignerez-vous, Madame, par où nous pouvons nous rendre d'ici dans quelque lieu, où nos amis ne soient pas encore soumis ?

Monsieur! répliqua la Dame, mon cœur est pénétré de compasion pour l'état où vous êtes. Ma famille a toujours été fort attachée à la Roiale Maison de Stuart. Disposez de mes services, s'ils peuvent vous être utiles, & aussi-loin qu'ils peuvent s'étendre. Je viens de Moidart, je vai à — où je voudrois que vous & vos deux amis fussiez avec moi. Mais il faut que je traverse y arriver, les gardes de vos Ennemis, ce qu'il vous est impossible de faire comme moi. Vous ne pouvez pas aller non plus au lieu d'où je viens, parceque toute la Campagne autour de nous est comme bloquée par une ligne de Milice. A la vérité, là-bas sous les Montagnes bleues, il y a un passage libre qui mène à Currada, dumoins n'ai-je pas qui dire qu'il y ait des Troupes de ce côté. C'est l'unique chemin par lequel vous pouvez vous sauver.

Tandis que la Dame donnoit ces éclaircissemens au Capitaine, Ascanius & Sullivan s'approchèrent d'elle. Le Prince la reconnut d'abord. M. Mac-Donald de Sud-Uist l'avoit autrefois menée à Inverness pour lui faire la cour, Mademoiselle Mac-Donald, dit Ascanius, ne vous ressouvenez-vous plus de moi ? La jeune Ladi se rappella sa

voix, & ensuite sa personne, defigurée au suprême degré par les disgraces qu'il avoit éprouvées. Elle descend agilement de cheval, se jette aux pieds du Prince, & lui veut baiser la main; mais il l'en empêche modestement, & fait signe au Capitaine de la relever. La malheureuse maladie qu'il avoit prise à Currado, & qui lui defiguroit beaucoup les mains, étoit l'unique motif de cette reserve. La Demoiselle voiant le Prince réduit à un état si triste, & si digne de pitié, fut émüe jusqu'à repandre des larmes.

La nuit avançant à grands pas, O-Neil proposa à Ascanius de prendre les habits du domestique, & de suivre la Demoiselle au lieu où elle alloit. Ce moien fut trouvé impraticable, parce qu'ils n'auroient fû que faire du domestique, qui ne pouvoit que tomber soit d'un côté, soit de l'autre entre les mains des Ennemis; & il y auroit eû, par çonséquent une impudence insigne à le mettre en état de les deçouvrir. En un mot, au défaut d'un meilleur moien, on conclut unanimement que le Prince & ses deux Amis gagneroient, s'il étoit possible, un certain endroit d'une montagne de Currada, & qu'ils y resteroient jusques à ce qu'ils auroient des nouvelles de la Demoiselle.

Après avoir concerté ces mesures, la Demoiselle prit congé d'Ascanius, & continua son voiage.

Notre illustre Aventurier eût le bonheur de passer sans obstacle à Currada, où lui & ses compagnons attendirent pendant trois jours, des nouvelles de Mademoiselle Mac-Donald, Forcés à se cacher nuit & jour dans une caverne, ils menèrent pendant ce temps-là une vie affreuse. Ils n'eurent d'autre nourriture que celle que leur apportoit un pauvre Païsan. C'étoient des mets grossiers; encore étoient-ils en très-petite quantité; & la plupart du temps, ils ne savoient pas même ce qu'ils mangeoient. Ascanius, concluant que la Demoiselle ne vouloit, ou n'ôsoit pas lui tenir parole, car elle l'avoit assuré qu'il auroit de ses nouvelles au plus tard dans deux jours, résolut sur le soir du troisième, de s'affranchir une fois pour toutes de l'inquiétude cruelle & de l'extrême misère où il se trouvoit, en envoyant le Capitaine au Général Campbell, pour se rendre aux meilleures conditions qu'il en pourroit

obtenir. Cette résolution desespérée auroit été infailliblement exécutée le lendemain matin, s'il n'étoit pas arrivé le même soir, un exprès depeché par Mademoiselle Mac-Donald, & chargé de leur dire de sa part de lès venir trouver le plutôt qu'il leur seroit possible, à Rushness dans l'Isle de Benbicula. Mais comment s'y rendre? C'étoit en cela que consistoit la difficulté. Il falloit nécessairement gâgne par terre la côte opposée de l'Isle de Sud-Uist; & pour la gagner, il falloit nécessairement passer un gué qui étoit gardé par un parti des Milices. Ils n'ôsèrent pas se hasarder de prendre cette route; ou bien il falloit y aller par mer. La Providence les conduisit à un lieu où ils trouvèrent une chaloupe, qui leur servit à gagner la côte où ils devoient se rendre. A peine y eurent-ils mis pied à terre qu'ils decouvrirent une grosse troupe d'habitans du País. Pour éviter d'en être apperçus, ils se cachèrent pendant- trois heures entre des buissons. Enfin tout obstacle cessa, & ils arrivèrent heureusement à Rushness ; mais il sembloit que ce n'étoit que pour être exposés à de nouveaux périls, à de nouveaux contretemps. On ne trouva pas la Demoiselle; au lieu du rendez-vous qu'elle leur avoit donné auprès des ruines d'un vieux château situé sur une montagne qui leur étoit connue. Ils y passèrent la nuit. Le lendemain matin, un parti de soldats s'offrit à leur vûe. A cet aspect ils prirent la suite, & furent se cacher dans un marais. Le Prince & M. Sullivan y restèrent seuls, tandis que le Capitaine O-Neil alla chez M. Mac-Donald de Clanronald pour demander des nouvelles de la Demoiselle. Il l'y trouva. Elle lui fit part des raisons qui lui avoient fait manquer lè rendez-vous. Ces raisons étoient satisfaisantes. Cependant, elle lui promit de s'y trouver le même soir; mais cet arrangement échoüa encore par l'arrivée imprévue du Général Campbell, qui survint tout-à-coup accompagné de deux Compagnes de Millice. Pour éviter des voisins si dangereux, Ascanius voiaagea toute la nuit le long du rivage, pour gagner la côte opposée de l'Isle.

L'Aurore lui offrit la vue desagréable de quatre petits batimens, qui s'avançoient à pleines voiles, vers l'endroit de la côte où il étoit. Tant de course avoient réduit Ascanius & ses

deux Compagnons à une foiblesse & à une lassitude extrêmes. Prendre la fuite dans cette conjoncture auroit été un parti très-dangereux. D'ailleurs, ils ne pouvoient monter directement du bord de l'eau sur les terres, sans s'exposer à la vûe du monde qui étoit sur ces batimens; & fuir le long du rivage étoit s'exposer visiblement au même inconvenient. On les auroient soupçonnés poursuivis, & si les Matelots n'avoient-pû les joindre eux-même, ils auroient donné l'allarme à tous les habitans de l'Isle; en ce cas il leur auroit été impossible de se sauver. Leur unique ressource fut de se cacher dans des joncs, qui les déroberent à la vûe des équipages des Batimens qui passoient. Ils prirent ensuite le parti d'aller chez M. Mac-Donald. Ils étoient à peine arrivés à un petit mille de sa maison, qu'ils rencontrèrent plusieurs personnes qui avoient l'air d'appartenir à ce Gentilhomme. Elles fuïoient toutes avec la plus grande précipitation; & une d'entre elles raconta à M. Sullivan, qu'elles fuïoient parce que le Général Campbell venoit d'arriver au château dans le dessein d'en enlever le Maitre & tout son monde. Ascanius demanda des nouvelles de Mademoiselle Mac-Donald. On lui dit qu'elle étoit sortie le jour d'aparavant, & qu'elle n'étoit pas encore de retour.

Ainsi des revers & des contretemps accumulés accompagnoient notre triste Aventurier, tandis que le désespoir marchoit devant lui par-tout où il dirigeoit ses pas. C'est ici qu'il fut plus embarrassé que jamais sur le parti qu'il prendroit: il fut même pendant quelque temp en suspens, s'il n'iroit pas se rendre sur le champ à Campbell. Il se persuadoit que puisque la Demoiselle étoit partie la veille, qu'elle n'étoit pas encore de retour, & qu'on ignoroit où elle étoit allée, il n'y avoit point de delivrance à esperer de ce côté-la. Les conseils de M. Sullivan étoient de déformais inutiles. Il n'osoit pas conseiller au Prince de se rendre, & il ne pouvoit pas souhaiter de lui voir prendre une autre résolution, parce que leur ruine paroissoit inévitable, quelque parti qu'ils prissent. Sortir de l'Isle de Benbicula étoit une chose qui paroissoit humainement parlant impossible. Continuer d'errer de lieu en lieu, étoit le

moien infallible d'être pris, ou de périr de famine, ils avoient vécu depuis deux jours de baies, sauvage.

Enfin O-Neil s'offrit à aller chercher lui-même la Demoiselle, qui pouvoit les attendre encore au lieu du rendez-vous. Il s'y rend ; & il n'y troue qu'un Païsan, qui faisoit semblant de couper des matières propres à faire du feu. Ce Païsan avoit été placé dans cet endroit, avec ordre d'enseigner à Ascanius, s'il venoit, l'endroit où elle l'attendoit. O-Neil auroit passé sans rien dire à cet homme, si celui-ci ne lui eût demandé ce qu'il cherchoit. Je cherche, dit le Capitaine d'un air très-indifférent, une jolie fille. Je m' imagine donc que vous cherchez Mademoiselle Mac-Donald. O-Neil un peu surpris, répond qu'oui. Le Païsan le conduit aussi-tôt à une chaumière voisine, où la Demoiselle les attendoit dès le jour précédent. Elle raconta a O-Neil que n'ayant point trouvé Ascanius au lieu du Rendez vous, elle avoit pris le parti de se retirer dans cette chaumière le monde qui y demeuroit lui étant entièrement devoué; mais qu'elle n'avoit quitté la montagne, qu'après y avoir attendu le Prince une partie de la nuit. Elle s'étoit bien douté que l'arrivée de Campbell l'auroit obligé à s'éloigner, mais elle avoit toujours esperé qu'il reviendrait dès que le Général ennemi auroit pénétré plus avant dans l'Isle. Elle instruisit ensuite le Capitaine du plan qu'elle avoit formé pout cacher Ascanius, jusqu'à ce qu'il arrivât un vausseau pour le transporter en France. Après quoi elle le renvoia pour chercher ce Prince & M. Sullivan.

Le Capitaine revint heureusement auprès d'eux. Mais quelle ne fut pas la douleur d'Ascanius, lorsqu'il apprit qu'il falloit se séparer de deux compagnons si zelés & si fidèles? Sa douleur fut pourtant inutile. La Demoiselle protesta qu'il lui étoit impossible d'entreprendre de délivrer plus d'une personne, à moins de les exposer toutes les trois; & qu'il falloit que cette personne prît des habits de femme & passat pour sa servante. Que le Prince s'échappe & se sauve, dirent d'abord O-Neil & Sullivan! ne vous embarrassez pas de nous. Pourvû qu'il soit sureté, nous nous soucions fort peu de ce que nous deviendrons. Dès que nous ne pouvons plus servir ce cher

Prince, la prison & la mort peuvent venir quand elles voudront, elles seront les bienvenues. Je ne vous laisse pas, dit la Demoiselle, sans espérance de vous sauver tous les deux. Je vous enverrai à un endroit, où trouverez une chaloupe qui vous transportera à Raza. Je vous y recommanderai, à M. Mac-Léod; Il s'estimera très-heureux d'avoir une occasion de rendre service à deux Gentilshommes, qui se sont si fort distingués par leurs souffrances & par leur fidélité.

Ascanius voyant qu'il n'y avoit point de remède, s'efforça, mais en vain, de surmonter la vive douleur que lui causoit une séparation si affligeante, il ne put déclarer ses vifs sentimens la tristesse lui navra le cœur & lui lia la langue, il ne put exprimer ce qu'il pensoit & ce qu'il ressentoit à ce moment cruel, qu'en embrassant tendrement son cher Sullivan, dont l'attachement à son Altesse dans le fort de l'adversité, l'avoit rendu à ce Prince plus cher que jamais. Enfin la Demoiselle fut obligé de hâter leur separation. Ascanius se voyant separer de ses chers Compagnons, ne cessoit ses regrets qu'en offrant au Ciel pour leur conservation, les vœux les plus ardens, les supplications les plus touchantes. Il n'y avoit ni moins d'ardeur, ni moins de sincérité dans les vœux que formèrent pour lui ses deux amis, qui étoient plus allarmés pour la vie de leur Prince, que pour leur propre vie.

À peine furent-ils partis, que la Demoiselle lui donna un moyen pour guérir la maladie qu'il avoit à la peau; & elle se retira dans un autre endroit de la chaumière, pendant qu'il en fit usage & qu'il se revêtit des habits de femme. Dès qu'il fut prêt, elle lui enseigna à tenir comme il faut ses jupes, & lui dit qu'il n'étoit plus un Prince, mais sa servante Elisabeth.

Un domestique vint leur apprendre que Campbell s'étoit retiré plus loin dans le païs. Sur Cette nouvelle, elle se rendit chez son cousin avec sa prétendue servante, & elle employa la nuit à faire ses préparatifs pour gagner l'Isle de Sky. Elle pria Ascanius de prendre cependant un peu de repos: mais il ne put point dormir, réfléchissant sur les dangers auxquels ses deux derniers compagnons alloient être exposés, & sur le peu d'apparence qu'il y avoit qu'ils se sauvassent; quoiqu'il

n'appréhendât pas au reste, que leur arrêt lui pût nuire, étant bien assuré qu'ils auroient enduré les tourmens les plus horribles plutôt que de le trahir.

Une chaloupe & le reste de ce qui étoit nécessaire pour le voiage, aiant été préparé pendant la nuit, la généreuse Demoiselle accompagnée de sa prétendue servante Elisabeth, d'un vieux domestique de confiance, nommé Mac-Lean, & de deux Rameurs, s'embarqua le lendemain 9. Juin pour l'Isle de Sky. Elle se tenoit comme assurée d'y avoir une protection puissante, jusqu'à ce qu'on eût trouvé là ou dans les environs un bâtiment pour transporter Ascanius quelque autre part. Sa confiance étoit d'autant mieux fondée que M. . . . ne s'étoit soumis à l'Ennemi que par crainte & avec peu de sincérité; mais attendu cette soumission quoique feinte, il n'étoit pas à présumer qu'on se doutât que le Prince fut réfugié dans sa Maison; & encore moins qu'il y fût déguisé en habit de servante. Cependant la Demoiselle n'étoit pas sans allarmes, le Prince soutenant mal sa nouvelle metamorphose; car ainsi qu'elle le lui dit d'un ton badin, il ne jouoit pas au naturel, le rôle de Prétendant. *Avouez, Mademoiselle,* répondit-il sur le même ton, *qu'on nous traite mal, quand on en a toujours qualifié notre famille, puisque je suis si novice à soutenir l'imposture; mais puisque nos Ennemis ont osé nous donner des qualifications de cette espèce, je veux essayer une fois en ma vie de jouer un personnage emprunté, & de le jouer le mieux qu'il me sera possible.* La conversation tomba ensuite, & même assez naturellement, sur les grands progrès que les Ennemis avoient faits pour réduire toute l'Ecosse & les Isles nombreuses qui en dépendent, sous l'obéissance de la Maison d'Hanovre. La Demoiselle l'informa alors que le Comte de Kelly s'étoit fournis; que le Lord Lovat & M. Murrai, Secrétaire de son Altesse Roiale, avoient été arrêtés, de même que le Comte de Traquair, & plusieurs autres personnes de distinction, outre celles dont il avoit déjà entendu parler (a). Je

(a) *Avec les Seigneurs & les Gentilshommes de distinction qui ont été arrêtés à ce sujet; il y eût aussi plusieurs Dames de qualité, telles que les Dames Ogilvie, Kinloch, Gordon, Mac-Intosh, &c.*

suis pénétré, dit Ascanius, de la douleur la plus profonde ; quand je pense, que tant de braves gens se sont ruinés à cause de leur attachement à mes intérêts, & que je les ai entraînés dans mes malheurs & dans ceux de ma famille. Et toi aussi, mon cher Sullivan! toi, qui es l'ami le plus tendre, toi, qui vivois autrefois si heureux, es-tu aussi destiné à mener pour l'amour de moi une vie misérable ; ou à souffrir une mort cruelle? Je ne puis en souffrir la pensée. Ici un torrent de larmes que le Prince ne put retenir, coula de ses yeux. Les compagnons de son voyage en furent si touchés, qu'ils pleurèrent tous aussi abondamment que lui, en gardant un morne silence, jusqu'à ce que cette triste scène fût interrompue par les approches d'un petit vaisseau, qui les obligea de forcer des rames; mais un brouillard épais survenant heureusement à leur secours, les mit en état de parler sans être reconnus à travers les vaisseaux qui croisoient aux environs de l'Isle de Sky, où ils arrivèrent enfin à minuit.

Ils abordèrent au pied d'un rocher, sur lequel la Demoiselle & Ascanius jugèrent à propos de s'arrêter, tandis que Mac-Lean iroit s'informer chez le Chevalier A. Mac-Donald s'il étoit chez lui, & si la Demoiselle pouvoit s'y rendre en sûreté. Le vieux Domestique trouva bien le chemin du château, mais il s'égara au retour. Cependant sa Maitresse attendoit ce retour avec une impatience extrême. Le jour parut avant que cette impatience fût satisfaite; de forte que Mademoiselle Mac-Donald & sa prétendue servante furent obligées de quitter le rocher, de rentrer dans leur chaloupe, & de s'aller cacher avec elle dans une petite baie à peu de distance du lieu où ils étoient. On prit cette précaution pour éviter de tomber au pouvoir de la Milice dispersée pour garder toute la côte, & que nos voyageurs n'évitèrent que par une espèce de miracle.

Vers les dix heures, ils revinrent sur le même rivage, & la Demoiselle, suivie de la prétendue Elisabeth & des deux Rameurs, se fit enseigner le chemin qui conduisoit au Château du Chevalier Baronet A..... Après avoir, couru environ deux milles, ils trouvèrent Mac-Lean, qui les avoit cherchés pendant toute la matinée, & qui craignoit qu'ils ne fussent tombés au pouvoir des Milices. Il rapporta à sa Maitresse que le Chevalier A. . . . , étoit avec le Duc de C. . . . mais que son Epouse étoit au

Château, & qu'elle rendroit au Prince tous les services dont elle seroit capable. Une réponse si favorable les déterminâ à renvoyer leur chaloupe, & à se rendre directement au Château au Chevalier A. . . . Ascanius n'y fut que deux jours, restant pendant tout ce temps là, excepté la nuit, dans la chambre de sa prétendue Maitresse, de peur d'être découvert malgré son déguisement.

Mais le 13. vers le soir, un Parti des Mac-Léods aient appris qu'il étoit arrivé des étrangers au château du Baronet A. . . . & sachant d'ailleurs que la Dame étoit très-affectionnée au parti du Prince, demandèrent à voir les étrangers qui venoient d'arriver. On les conduisit d'abord à la chambre de Mademoiselle Mac-Donald, où étoit seule avec la Dame & la prétendue Elisabeth: Ascanius entendant des foldats frapper à la porte, eût la présence d'esprit de se lever, & de la leur ouvrir aussi-tôt: démarche qui fit qu'on prit moins garde à lui. La Milice ne voiant dans là chambre que la Dame du logis, Mademoiselle Mac-Donald, & la prétendue Elisabeth, en sortit pour aller foiuller dans les cabinets & dans tous les autres coins de la Maison. Elle interrogea & examina avec soiri Mac-Lean, qui soutint qu'il étoit le domestique de la Demoiselle Mac-Donald, & que personne n'étoit venu avec elle excepté sa servante & les Rameurs qui étoient retournés à Benbicula.

Du reste, cette dangereuse recherche allarma extrêmement la craintive Demoiselle, qui appréhendant une seconde visite envoya sa prétendue servante chez un homme d'affaires du Chevalier A. . . . Elisabeth y resta sans allarmes jusq'au 16. qu'il fallut enfin penser à de nouveaux voïages, & s'exposer à de nouveaux périls.

Le bruit de l'arrivée du Prince, de son séjour, de son déguisement fut bientôt rendu public dans toute l'Isle. Heureusement pour Ascanius, M. Mac-Donald de Kingsborough vint dans ces conjonctures chez l'homme d'affaires, du Baronet; & avant qu'il en parût, la Maitresse de la prétendue Elisabeth y vint aussi. Mademoiselle Maç-Donald, qui savoit la façon de penser de ce Gentilhomme, n'hésita point a lui déclarer quel personnage étoit Elisabeth. Le

généreux Mac-Donald offrit à l'instant de recevoir le Prince chez lui.

Ascanius étoit alors guéri de sa maladie; le repos & la bonne nourriture lui avoient rendu sa première santé & ses anciennes forces. Kingsborough est éloigné de dix milles de la maison de l'Homme d'affaires dont il s'agit; lui & son nouvel ami surent obligés de faire ce chemin à pied. M. Mac-Donald, quoique très-robuste, fut souvent forcé, à cause de l'agilité d'Ascanius malgré l'embarras de ses jupes, de le prier de ralentir la vitesse de sa marche. Lorsqu'une rivière se présenteoit à eux, Ascanius suivant sa coutume, la passoit à gué sans ôter ni bas ni souliers. Quoiqu'il en soit, dans ces cas & dans d'autres occasions semblables, il s'oubloit toujours. Il manioit & troussoit ses jupes, si grossièrement, qu'il fut très-heureux de n'avoir été que dans la compagnie de ses amis; le moindre de ses mouvemens auroit découvert le déguisement à tout autre.

Le repos d'Ascanius ne fut pas long à Kingsborough, il ne dura qu'un jour, Le 17., c'est-à dire le lendemain même, la Demoiselle Mac-Donald vint l'y trouver, & le supplia de partir au plutôt, parce qu'on faisoit après lui les recherches les plus exactes. On avoit découvert qu'il étoit déguisé en fille. A l'instant M. Mac-Donald lui donne un de ses habits, & loue une chaloupe pour le transporter chez M. Mac-Donald de Raza. Celui-ci reçut Ascanius avec toutes les démonstrations possibles de zèle & de devouement.

Le Prince, qui eseroit de voir maintenant ses chers, Amis Sullivan & O-Neil, ou d'apprendre du-moins de leurs nouvelles, s'informa, d'eux aussi-tôt qu'il fût arrivé à Raza. Ce fut avec un chagrin inexprimable, qu'il apprit qu'on ne pouvoit pas contenter sa tendre curiosité, qu'on ne les avoit pas vûs à Raza, & qu'on croioit que Sullivan suivant le bruit public, s'étoit embarqué sur un des vaisseaux de guerre François, dont on a déjà parlé.

Ascanius demeura trois jours à Raza, sans apparence qu'on lui procurât un vaisseau pour gagner le Continent. Ce retardement le plongea dans de si grandes inquiétudes, qu'il se détermina à repasser dans l'Isle de Sky. M. Mac-Leod l'avoit

assuré que le vieux *Laird* (a) de Kinnon étoit aussi capable de lui rendre tous les services possibles dans les conjonctures présentes, qu'il y étoit naturellement disposé. Ascanius se rembarque donc pour l'Isle de Sky, & quelque périlleux que fût ce passage, il le fit heureusement.

C'est après, son retour dans cette Isle, qu'il fit à pied un chemin de trente milles, sans autre suite que celle d'un simple Batelier. Il portoit sur son dos, une valise pleine de linge & de provisions, sans vouloir permettre que son compagnon l'en déchargeât un seul instant.

Ni l'un ni l'autre ne savoient le chemin qui menoit chez M. Kinnon. Ascanius le demanda entre autres à un Gentilhomme qu'il trouva sur le haut d'une montagne. Celui-ci se douta d'abord que c'étoit Ascanius; il avoit déjà vû ce Prince lorsqu'il étoit victorieux à la tête de son Armée. Il lui demanda d'abord n'étoit pas le Prince. Ascanius fut surpris de cette question; mais s'apercevant que celui qui la faisoit, n'étoit accompagné que d'un seul domestique, lui répondit qu'il étoit le Prince, & en même temps il s'avança vers lui dans le dessein ou d'être tué lui-même, ou de tuer avec un gros échalas de chaîne qu'il avoit en main, l'homme qui lui parloit, en cas qu'il eût été un de ses Ennemis. En effet, il y auroit eû de la folie à laisser échapper un Ennemi, après lui avoir revelé un secret de cette conséquence. Ascanius n'eût pas occasion de dompté par la force, un inconnu déjà dompté par l'affection. Arrêtez, mon Prince, dit-il; vous n'avez pas dans le monde un ami plus porté que je le suis à s'exposer aux plus grands périls pour votre service. En un mot, le Prince découvrit avec plaisir, que c'étoit le brave Capitaine Mac-Léod. Ce Capitaine le supplia de lui permettre de le conduire chez Kinnon, & le Prince y consentit très-volontiers.

Le Capitaine apprit à Ascanius que Sullivan & O-Neil avoient été arrêtés dans l'Isle de Sud-Uist (b); de même que

(a) *Seigneur.*

(b) *Cette Nouvelle étoit fausse par rapport à M. Sullivan, qui débarqua dans le mois d'Août à Blankerberg, entre Bruges & Ostende dans une*

Mademoiselle Mac-Donald, Monsieur Mac-Donald de Kingsborough, & l'homme d'affaires du Chevalier A. . . . l'avoient été dans l'Isle de Sky; & que toutes les demarches qu'ils avoient faites pour sauver son Altesse Roiale étoient découvertes en partie. Cette nouvelle affligea Ascanius, plus que toutes les disgraces qu'il avoit essuïées depuis le commencement de sa malheureuse expédition. La perte de son cher Sullivan lui perça le cœur; ses regrets marquerent toute l'estime qu'il avoit pour O-Neil. Enfin il eût pour la perte de ces deux inestimables amis, toute la sensibilité possible: en arrivant à Kinnon il étoit saisi encore de la plus vive douleur.

Le vieux *Laird* reconnut Ascanius au premier abord; mais il fut si choqué du misérable équipage dans lequel il le vit, qu'il eut de la peine à retenir ses murmures contre l'Être suprême, qui dispose de tous les événemens, & qui traitoit alors si sévèrement son Prince; mais en réprimant cette impétuosité, il fondit en larmes, né pouvant modérer les sentimens de sa tendresse. Il le prosterna sur les genoux, voulant embrasser ceux d'Ascanius; mais le Prince le prévint, & releva le brave vicillard d'une posture dont il crut devoir le dispenser dans les conjonctures présentes, mais surtout à cause de son âge respectable, & de son grand mérite.

Le sage vicillard déclara d'abord à Ascanius, qu'il ne comptât pas d'être en sureté dans cette Isle, & qu'il ne pouvoit y rester qu'une nuit. Mais, ajouta-t-il, je trouverai, s'il plait à Dieu, les moiens de vous faire passer surement auprès de amis a Lochabar, l'unique endroit où vous puissiez espérer d'être en sureté, jusqu'à ce que vous trouviez un vaisseau pour vous transporter en France.

barque de pêcheur. Il se rendit en poste à Versailles, sans s'arrêter nulle part, & il instruisit la Cour de la triste situation où étoit le Prince, & des moiens qu'on pouvoit employer pour le délivrer. M. O-Neil tomba au pouvoir des Anglois, & fut enfermé dans le Château d'Edimbourg, d'où il a été élargi sur sa parole d'honneur, comme étant Officier au service de France.

Tandis qu'on cherchoit un vaisseau, le Capitaine (a) prit congé d'Ascanius, & lui déclara qu'il alloit s'exposer & se faire prendre de propos délibéré, dans le dessein de donner de fausses informations, & de faciliter par-là évacion du Prince. Le généreux Ascanius fit tous ses efforts, pour dissuader d'un pareil dessein, Mac-Léod, dont sa générosité ne cedit en rien à celle du Prince. Le Capitaine persista, malgré toutes les représentations d'Ascanius, à vouloir exécuter ce projet héroïque, & il l'exécuta glorieusement ainsi qu'il l'avoit conçu: il est probable que le Prince dût à cette noble résolution, son heureux passage à Lochabar.

Le brave & vénérable Vieillard accompagné Ascanius dans son voiage, & ne le quitta, pour retourner dans son païs natal, qu'après qu'il l'eût vû débarqué, & qu'il l'eût conduit dans un asyle assuré, dans une maison amie, en un mot dans un lieu non suspect. Le *Laird* avoit pris avec lui M. Cameron, frère de ce Lochiel dont j'ai déjà parlé, & dont j'aurai occasion de parler encore. Mais hélas! la Fortune ne se lassa point de persécuter les amis d'Ascanius. Le Capitaine Ferguson intercepta Mac-Kinnon dans son retour, & fit prisonniers ce *Laird* M. Camerons & trois rameurs, le quatrième s'étant noyé en voulant se sauver à la nage. Revenons à Ascanius.

Après avoir resté sept jours parmi ses amis dans les Tribus de Morar, un Exprès qu'il avoit envoyé à Lochabar, lui apporta une Lettre du vaillant Donald Mac-Donald de Lochgarie. Cet indomptable Chef, sans être ni épouvanté par le pouvoir & par les progrès de l'Ennemi victorieux, ni rebuté par la fortune incertaine & par l'état desespéré des affaires du Prince, étoit resté armé jusques alors, & retenoit autour de lui ses vassaux les plus fidèles. Il écrivit à Ascanius, que s'il lui plaisoit d'honorer de sa présence le païs de Lochabar, il y trouveroit une troupe de Montagnards, petite à la vérité, mais redoutable par le courage, fit disposée à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le défendre jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moien de passer surement en France. A cette nouvelle,

(a) *Mac-Léod.*

Ascanius part déguisé en vieux Montagnard, passe heureusement la grande Montagne de Morar, & le 18. Juillet il entre dans Lochabar, où Lochgarie le reçoit avec toutes les démonstrations possibles de joie, à la tête d'environ cent braves Mac-Donalds. C'est avec cette Troupe fidèle, qu'il rodoit d'un lieu à l'autre pour tromper la vigilance des forts detachemens ennemis, qui n'ambitionnoient que la gloire d'écraser tout d'un coup ce petit parti.

Lochgarie rapporta au Prince, que Lochiel parfaitement guéri de ses blessures, avoit échappé aux poursuites de l'Ennemi, & étoit encore dans le Païs, quoique la plus grande partie de cette Province fut soumise au Vainqueur. Cette nouvelle fit d'autant plus de plaisir à Ascanius, qu'il avoit la plus haute estime du mérite de M. Lochiel. Le plaisir du Prince ne fut pas moindre, en entendant dire que M. Sullivan n'avoit pas été pris, quoique son Compagnon O-Neil l'eut été. On ne savoit pourtant pas précisément ce qu'étoit devenu le premier de ces deux Gentilshommes, mais on croioit qu'il s'étoit retiré en France dans un vaisseau Irlandois qui mouilla à Sud-Uist.

Dès-que le Prince cessa d'être en sureté à Lochabar, il se rendit à Badenoch. Il y fut joint par M. Lochiel & par M. Mac-Donald de Barisdale. Celui-ci repandit des larmes de joie de revoir heureusement son Prince, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Ces Messieurs étoient accompagnés du Docteur Cameron, frère de Lochiel, de M. Mac-Pherson de Clunie, & d'autres. Il n'est point d'expressions assez touchantes & assez vives, pour rendre fidèlement les transports que cette agréable rencontre fit naître dans Ascanius. & dans le fidèle Lochiel ; & quoique la conviction intérieure de l'éminence & de la supériorité du rang empêchât Ascanius de se livrer aux bruyans éclats dans lesquels Lochiel s'abandonna sans reserve, cependant la scène fut extrêmement tendre & touchante. Elle arrâcha, des larmes & des soupirs à tous ceux qui en furent les témoins. Cette scène se passa dans une grande caverne, où tous ces Messieurs eurent leur première entrevûe avec le Prince. Ces sortes de lieux étoient dévenus pour lui & pour ses Partisans les demeures les plus familières.

Pendant leur séjour à Badenoch, il y eut entre le monde du Prince & les partis dispersés de l'Ennemi, des rencontres aussi fréquentes que vives. Plusieurs, Amis d'Ascanius y furent tués ou pris. Enfin on s'aperçut qu'on ne pouvoit trop d'inconvénient rester & marcher plus de deux ou trois ensemble. Ils se dispersèrent donc; mais ils entretenirent entre eux, par le moien d'Exprès, une correspondance continuelle, Plusieurs de ces Exprès, eurent le malheur, de tomber entre les mains de l'Ennemi; mais ils étoient si fidèles, qu'aucun d'eux n'a trahi ses maitres.

Vers la fin d'Août, Ascanius, Lochiel, Barisdale & autres partisans du Prince apprirent, que deux Armateurs François, d'une force considérable, avoient fait voile de Saint-Malo pour l'Ecosse, & avoient jetté l'ancre à Lochnanaug. Ces deux Armateurs étoient *l'Heureux* de trente canons & de trois-cens hommes d'équipage, & le *Prince de Conti* portant 22. Canons & deux-cent-quarante hommes. Ils avoient été armés tous les deux & équipés aux dépens du Roi Très-Chrétien, pour aller chercher Ascanius, & tous ceux de ses partisans qui auroient le bonheur de s'embarquer avec lui. Le Prince prit pour un bon augure que ces vaisseaux fussent arrivés précisément à Lochnanaugh, lieu au il débarqua la première fois qu'il arriva en Ecosse, & d'où il espéroit maintenant de se rendre en France avec la même facilité.

Telles furent la magnanimité & la modération d'Ascanius, qu'il refusa de profiter de cette occasion souhaitée depuis long-temps avec ardeur, mais inespérée alors, & ne voulut s'embarquer jusques à ce que tous ceux de ses Partisans qui voulurent le suivre, ou qu'il lui fut possible de rassembler, fussent embarqués avant lui. C'est dans cette vûe qu'il attendit depuis le 6. Septembre jusqu'au 19., se cachant pendant tout ce temps-là ou aux environs d'Arisaig, ou dans cette ville même, essuiant presque autant de fatigues qu'il en avoit essuïées, s'exposant à presque autant de dangers qu'il en avoit déjà courus; mais ses Ennemis étoient si nonchalans, ou plutôt la faveur du Ciel envers lui éclatta si sensiblement, qu'il ne fut

reconnu par aucun de ceux qui avoient de mauvais desseins contre sa personne.

Sur ce que le fidèle Lochiel, le Docteur son frère, & Louis Cameron leur oncle, lui représentoient sans-cesse la nécessité de se rendre à bord, sans laisser plus long-temps sur terre sa vie en péril, environné qu'il étoit d'Ennemis dont le voisinage rendoit son retardement sujet aux plus grands inconveniens: *Non*, disoit Ascanius, non. Mon Peuple ne me reprochera jamais de l'avoir abandonné. Je serai le dernier homme qui quittera le País & si mes amis ne m'attendent pas pour me prendre à bord avec eux, je serai le seul homme abandonné. La vie du moindre de mes Partisans n'est plus chère que ma propre vie. Pas un seul homme ne sera sacrifié parce qu'on l'aura laissé derrière, si je puis le prévenir.

Enfin, le 19. Septembre, le Prince voiant que tous ceux de ses amis qui avoit évité la mort ou la prison, ou qui n'avoient pas été forcés de se soumettre à l'Ennemi, étoient embarqués, ou prêts à s'embarquer avec lui, se rendit à bord de *l'Heureux*, & aussi-tôt les deux Fregates mirent à la voile avec un bon vent. Vingt-cinq Gentilshommes & cent-sept autres personnes embarquerent avec lui. Ils eurent un très-heureux passage malgré le grand nombre de vaisseaux Anglois qui croisoient dans tous ces Parages. En doublant la côte de Cornouaille, les deux Frégates furent apperçues par un vaisseau de Guerre Anglois, qui leur donna la chasse, jusqu'à ce qu'un brouillard épais les derobât à la vûe de l'Ennemi qui les poursuivit. Le 29. ils arrivèrent à Roscoff, près de Morlaix, où le Prince débarqua avec sa suite.

Aussi-tôt qu'Ascanius fût descendu sur le rivage de France, il se mit à genoux, & à haute voix remercia Dieu de sa delivrance.

Ce Prince & les Gentilshommes de sa suite étoient en fort mauvais équipage. Leurs habits tomboient en lambeaux, & peu d'entre eux avoient eu l'occasion d'en changer & d'en avoir des neufs depuis la funeste Bataille de Culloden; mais ils eurent bientôt refait leurs équipages à Morlaix & dans les villes voisines.

Le Prince se rendit en diligente à Paris, où il donna au repos, & au rétablissement de sa santé, les premiers jours de son arrivée. La Cour se trouvoit alors à Fontainebleau. Ascanius s'y rendit quelques jours après. Lorsqu'il y arriva, le Roi tenoit un Conseil extraordinaire, mais il en sortit pour lui donner audience. *Dieu soit loué*, dit sa Majesté en allant au devant d'Ascanius, du doux plaisir que je ressens en voiant votre Altesse Roiale. Monsieur, vous avez souffert beaucoup, mais tous venez d'acquérir une gloire immortelle. Nous esperons que vous recueillirez un jour abondamment les fruits d'un mérite si accompli (a).

F I N I S



(a) *Le Lord Lovat fut décapité le 20. Avril, N. S. Il mourut âgé de 80. ans, dans la profession de la Foi Catholique & dans l'attachement qu'il avoit témoigné pour la famille de Stuart.*

REMARQUES
SUR LES
RAISONNEMENS
ET LES
PROPOSITIONS
QUE CONTIENNENT
LA LETTRE
ET LA
DECLARATION

*Remises le 17 Avril 1747. de la part de S.M.T. Chr.
à L.L. H.H. P.P. par Mr. Chiquer, Ministre de
FRANCE à LA HAYE.*

Où l'on voit que

L'Invasion des Troupes Françoises sur le
Territoire de la République ne peut se
justifier que par le Droit de Convenance,
dont la France paroît vouloir établir la mode.

M D CC XL VII.

AVIS
AU LECTEUR.

Ces RÉMARQUES ont été inférées dans L'ESPION des COURS des PRINCES CHRÉTIENS, ou LETTRES sérieuses & badines sur ce qui s'y passe de plus intéressant. Elles sont renfermées en 3. de ces Lettres; savoir la dix-septieme, la dix-neuvième, & la vingt-unieme Lettre. Le Public ayant témoigné en faire beaucoup de cas, on a réüni les trois Pièces sous le présent Titre.

L'ESPION DES COURS.

LETTRE DIX - SEPTIEME .

De la Haye le 26 May 1747.

Voici des Remarques sur les Raisonnen & les Proportions que contiennent la Lettre & la Declaration remises le 17 d'Avril de la part de S.M.T.C. à LL. H.H. P.P. par Mr. Chiquet Ministre de France à la Haye. Vous avez la Lettre dans votre huitième seuille, & la Déclaration dans votre dixième.

Ces Ecrits n'ont pas été donnes comme une Declaration de Guerre, puisqu'on y proteste qu'on ne veut point traiter la République en ennemie. Cependant on envahit ses Frontières, & on y commet toutes sortes d'hostilités avec la dernière rigueur.

En lisant la Déclaration, on n'y trouve ni de *justes* motifs, ni *d'invariabilité d'intentions* par rapport au rétablissement de la Paix. La République n'a donné au Roi aucun sujet d'envahir ses Etats, elle n'est ni son *ennemi direct*, ni son *Ennemi indirect*. Le Roi n'a aucune prétention à la charge de la République, il n'en peut exiger ni satisfaction ni indemnisation, pour quelque injure faite, ou quelque tort causé; donc son Ministère ne peut dire qu'il a de *justes motifs* d'en agir de *Turc à More* avec elle. Bien loin de là; combien la République n'a t'elle pas de Grieffs à la charge de la Cour de *France*? n'a t'elle pas violé les Traités en attaquant no-y tre Barrière f n'a- t'elle pas annullé le Traité de Commerce de 1739. quoique, par égard pour ses remontrances, nous aïons fait revenir nos Troupes *d'Ecosse*, que

nous aïons fait accommoder le démelé entre les deux *Compagnies des Indes* & païer les 50 fols par Tonneau, ce qui étoit tous ses griefs; a-t'elle redressé les notres, en retablissant les choses sur le pié où elles étoient en 1741? Quant aux *invariables intentions* par raport au rétablissement de la Paix, on examinera, dans la suite de ces remarques, quelles ont été jusqu'à présent ces intentions, & l'on conviendra qu'elles ont été *invariables* dans leur idée propre. Mais peut-on lire sans étonnement qu'un Roi de *France* soit *obligé* d'approuver le plan d'opérations dressé par la passion & l'intérêt de ses Généraux, un plan qui lui fait tremper les mains dans le sang innocent d'une Nation alliée, qui a rendu les plus grands services à sa Couronne, qu'elle a affermie dans la Maison de *Bourbon*: un Monarque dont le *bon plaisir* est la Loi suprême de ses sujets, s'avouer *obligé* d'approuver les entreprises ennemies de ses Généraux *étrangers*, qui s'embarassent peu des vrais intérêts de la *France*, & qui nouveaux *Alexandres*, ne courent qu'après la fumée de la Gloire, aux dépens du sang innocent? Les *Noailles*, les *Birons*, les *Villerois* ne lui auroient jamais donné un tel Conseil. On n'ignore pas les discours que ces Généraux *étrangers* ont tenus par raport à la République il y a longtems, & le peu d'attention qu'ils aportent à exécuter les ordres du Roi par raport à cette *discipline la plus rigoureuse*, que Sa Majesté dit, dans sa Déclaration, leur avoir *serieusement recommandée*. L'Isle de *Cadsand* en rendra de tristes témoignages.

La probité du Monarque de France & ses sentimens pour la République sont caution qu'il n'agit pas par son propre mouvement; c'est la faute de ceux qui lui font voir les objets dans un point de vûe qui n'est pas le véritable, mais qu'il convient à leurs passions de lui exposer. La République n'a donné aucun sujet déporter le Théâtre de la Guerre dans ses Provinces, ainsi les Ministres du Roi, qui y consent, l'exposent en pure perte à des regrets, qu'ils pouvoient lui épargner. La confiance que L. H. P. ont toujours eüe dans l'équité de Sa Majesté & dans la pureté de leur conduite à son égard, avoit endormi cette *Sagesse* & cette *prévoïance*, que l'Abbé de la *Ville* connoît & qu'il loue avec raison. Mais donne-t'on le tems à

cette prévoiance & à cette *Sagesse* d'agir, pour parer des coups que l'on porte, dès l'instant même qu'on les reveille par la Déclaration qu'on leur fait remettre le 17, le jour même que le Comte de *Læwendahl* entre sur les Terres de L.H.P. à plus de 30 Lieues de *la Hays*.

Donne-t'on le tems de préparer les voies à une Paix générale, puisqu'on frape, sans dire gare, dans l'instant même qu'on donne ce conseil, & qu'on fait cette insinuation. Nous n'examinerons pas ici ce qu'on entend par *utiles précautions*, ni à qui elles seroient *utiles*, en nous mettant les fers aux pieds, & aux mains; nous aurons occasion ci-dessous de tirer le voile & de découvrir ce qu'on ne nomme pas une seule fois ni dans la *lettre* ni dans la *déclaration*.

Qui oblige les Ministres du Roi à agir autrement qu'ils le sont parler? La circonstance n'est critique qu'autant qu'ils la rendent telle, sans que L. H. P. y aient donné le moindre sujet. Quand ont-elles manqué de faire éclater toute l'étenduë de la *confiance* qu'elles ont toujours euë en *Henri IV*, en *Louis XIII*, en *Louis XIV*. & en son successeur? quel avantage en ont-elles retiré? Passons les Guerres que leur a faites *Louis le Grand*, quel sujet a eu son successeur de leur enlever leur Barrière & de faire traîner une vie languissante à 20 ou 25 mille hommes de leurs Sujets, qu'il retient Prisonniers de Guerre dans le sein de son Roïaume, contre toutes les règles d'une Guerre entre des Puissances non ennemies?

Sa Majesté ne pouvoit, suivant *tous* les Droits de la Guerre & de la Paix, de la Nature & des Gens, regarder L. H. P. comme Ennemis *Directs* puis-qu'elles ne l'étoient pas, comme elles ne le sont pas encore. Lorsque le Roi a trouvé à propos de déclarer la Guerre à leurs Majestés l'Imperatrice Reine de *Hongrie*, & le Roi de la *Grande-Bretagne*, il savoit positivement les engagement de L. H. P. avec ces deux Puissances, leurs fidèles & naturels Alliés. L'Expérience de tous les Siècles lui a appris & à son Conseil avec quelle scrupuleuse exactitude, avec quelle bonne-foi, ces sages Républicains ont coutume de prester leurs engagements & d'exécuter les Traités, qu'ils ne contractent qu'à tête reposée & après de mures délibérations. Le Roi n'ignoroit

pas une grande Maxime, que son Auguste Père savoit & que S. Maj. auroit trouvé dans ses papiers, si d'infidèles & flateurs Courtisans ne les lui avoient cachés: *que Chaque Nation est obligée à veiller sans cesse pour prévenir l'excessif agrandissement de chaque voisin, pour sa sureté propre; qu'empêcher le voisin d'être trop puissant, ce n'est pas faire un mal, c'est se garantir de la servitude & en garantir ses autres voisins. En un mot c'est travailler à la Liberté, à la tranquillité & au salut public.* C'est là le but de toutes les Alliances de la République. Le Roi savoit par consequent qu'en déclarant la Guerre à ces deux Puissances, s'étoit autant que dire aux *Hollandais*, qu'ils devoient prester leurs engagemens, & par consequent envoyer leurs Troupes Auxiliaires à leur Alliés, qu'il attaquoit; car jamais il n'a été défendu de secourir son voisin, & jamais on n'a passé pour Ennemi de leur Ennemi, pour cette raison. Il y a plus encore, le Roi savoit que par les Traités entre la République & la Couronne de la *Grande-Bretagne*, sur tout celui de 1678, L. H. P. étoient obligées non seulement de donner des secours à cette Couronne, mais même de *déclarer la Guerre & de faire cause commune.* Sa Maj. *Brittan*, le leur a demandé avec les plus grandes instances, aiant envoyé à ce sujet Mylord *Stair* pour seconder le zèle de Mr. *Trevor*. Mais *les égards que L. H. P. n'ont cessé d'avoir pour Sa Maj Très-Chrét.*, & qui, vû leur sincérité, ne le cèdent en rien à ceux de Sa Maj, pour la République, qui sont, si souvent repetés dans la Déclaration, leur ont suggeré des raisons pour persuader à ce fidele & puissant allié de se contenter des secours que la République lui donnoit, sans la preffer davantage de déclarer la Guerre, à un Monarque, pour lequel L. H. P. ont toujours eu un respect décidé. Sa Maj, *Britannique* en a pasé par les expédiens qui lui ont été proposés à cet égard, & le Roi leur a fait déclarer positivement qu'il ne trouveroit jamais mauvais qu'elle prestât ses engagemens envers ses Alliés. L. H. P. ont fait plus, quand après la Harangue d'aparat que leur fit le feu Marquis de *Fenelon*, le Roi vint attaquer la *Barrière* de la République, & que non content d'en conquérir les places, il les fit démolir, L. H. P. n'ont-elles pas continué dans ces patiens égards pour Sa Majesté? Ont-elles voulu devenir ses Ennemis déclarés, pendant que Sa

Maj, tout en faisant profession de l'affection la plus tendre pour les Etats Généraux, & leur faisant déclarer (*) que *quelque parti qu'elle soit forcée de prendre, elle conservoit & conserveroit jusqu'au dernier moment, les principes qui leur avoient attiré tant de marques de l'affection qu'elle a toujours eue pour la République*, elle leur a enlevé cette précieuse *Barrière*; elle a fait la conquête de toutes les Places & Provinces qu'elle couvroit, & arrivée jusqu'aux Frontières de l'Etat, on les envahit, en protestant des égards que l'on ne cesse d'avoir pour L. H. P. Est-ce donc un jeu? Les Puissances se traitent-elles ainsi? Si L. H. P. avoient mis en pratique une réflexion de la Harangue du feu Marquis de *Fenelon*, elles ne seroient pas dans la nécessité de s'entendre traiter comme elles le sont dans cette déclaration. *Dans le parti que le Roi mon Maître prend*, disoit cet Ambassadeur, & *qu'il ne prend qu'à regret, il auroit voulu pouvoir continuer à pousser ses égards pour vos Hautes Puissances, & pour leur voisinage, jusqu'à se dispenser d'attaquer la Reine de Hongrie dans ses Possessions des Pais-Bas: mais quels moiens a-t-on laissé à Sa Majesté de s'en abstenir? Comment peut-elle autrement, qu'en prévenant ses Ennemis, se garantir de l'usage qu'on ne tarderoit pas de faire pour envahir sa propre Frontière, de ce même Pais-Bas qu'Elle auroit respecté? Les puissantes forces qu'on y a ramenées de dessus le Rhin, ne sont-elles pas les mêmes qui composoient l'Armée combinée, qui désoleroit aujourd'hui l'Alsace & la Lorraine, conjointement avec la Soldatesque Hongroise, si on avoit pû effectuer le projet d'y pénétrer?*

Le Roi peut-il voir cette même Armée répandue tout du long de ses Frontières du Pais-Bas, sans se servir de tous les moiens, que Dieu lui a mis en main pour les tenir à l'abri d'être envahies, en se mettant le premier en Campagne? Vos Hautes Puissances pouvoient-Elles attendre avec quelque leur de Justice, que Sa Maj. s'abstint d'attaquer ses Ennemis d'un côté, ou Elle-même n'a aucune sureté quelle ne sera point ataquée ?
(†)

* Dans la Harangue du Marquis de *Fenelon*, §. 1. qui se trouve chez les Imprimeurs de l'Espion des Cours.

† *ibid.* § 16. & 17.

L. H. P. en raisonnant sur le même Principe, voiant l'Armée de *France* sur leurs Frontières, & informées des instances qu'avoit fait la Campagne dernière le Général de cette Armée pour obtenir la permission d'insulter ces Frontières, en promettant de se rendre maître de la Hollande en moins de 6. semaines, ne pouvoient-elles pas suivre l'exemple qu'on leur donnoit, & pendant l'hyver, pendant que la *France* étoit occupée à sauver la *Provence*, où elle avoit envoieé une bonne partie de l'Armée des *Païs-Bas* persuader à ses Alliés de rassembler leurs forces dans la Flandre Hollandoise, pour tomber sur *Gand*, *Bruges*, *Ostende*, & recouvrer ce Païs où il n'y avoit aucune place en état de tenir? *Anvers*, *Malines*, *Louvain*, *Bruxelles*, même n'auroient-elles pas subi le même sort? L. H. P. *pouvient-elles voir ces Troupes répandues le long de leurs Frontières sans se servir des moïens que Dieu leur avoit mis en main, pour les tenir à l'abri d'être envahies, en mettant leurs Troupes les premières en Campagne. Sa Maj. Très-Chrét. auroit-Elle pû attendre avec quelque lueur de justice, que la République s'abstint à attaquer des Troupes qui la traitoient en Ennemie, d'un côté où elles-mêmes n'avoient aucune sureté de n'être pas envahies, comme il vient d'arriver.* C'est le langage que la *France* a tenu, c'est le motif qu'elle a allegué quand elle a envahi la *Barrière*, & qu'on auroit pû rétorquer avec justice.

Les égards tant vantés ont donc été réciproques, comme on vient de le faire voir. Quand à la confiance que le Roi a témoignée à L. H. P., en les faisant les dépositaires de ses intentions pacifiques, on ne peut douter que l'équité de ce grand Prince ne leur rende la justice de reconnoître, qu'Elles y ont répondu à tous égards, autant qu'il a dépendu d'elles, & que leurs représentations & leurs instances auprès de leurs Alliés ont eu le succès de les engager à consentir à Assemblée du Congrès, que S. M. desiroit, & à y envoïer leurs Plénipotentiaires. De là l'arrivée du Comte de *Sandwich*, du Comte de *Harrach* & même de Don *Macanaz*, & la nomination du Comte de la *Chavanne* pour y assister de la part du Roi de *Sardaigne*. A qui a-t-il tenu jusqu'à présent que ce Congrès ait été ouvert? De la part de qui sont venuës les difficultés qu'on a entassées contre l'admission des Plénipotentiaires de *Vienne*, de

Sardaigne, & même d'Espagne ? C'est sur-quoi nous ne nous étendrons pas, toute l'Europe en a été témoin. Ces difficultés, & la nature des conditions dont est chargé le Plénipotentiaire de France, ne fortifient-elles pas un certain doute, qui naît naturellement sur la Sincérité de ces dispositions pacifique tant vantées ? Quant à l'offre au séquestre de Dunkerque, il est inutile d'en parler ici, on en a découvert, dans son tems, le motif.

La Continuation l'Ordinaire No. 19.

A Francfort sur le Meyn, le 27. May 1747.

AVIS. Pour être servi de ces Lettres 2 fois par semaine régulièrement, on se fait inscrire au Bureau de la Poste dans chaque Ville, & par-tout où se débitent les Gazettes de Cologne, ainsi que chez les Frères VAN DUREN, Imprimeurs & Libraires de S. M. I. à

Francfort sur la Meyn.

L'ESPION DES COURS.

LETTRE VINGT UNIEME.

Seconde SUITE des REMARQUES sur les Raisonemens & les Propositions que contiennent la Lettre & les Declaration remises le 17 Avril de la part de S.M.T.C. à L.L. H.H. P.P. par Mr. Chiquet, Ministre de France à la Haye.

** *% **

Si l'on examine de près les véritables motifs de l'invasion des François sur le Territoire de la République, on trouve qu'à le Ministère ne s'y est porté, que parce qu'il a trouvé qu'il se flattoit en vain, de réussir dans le point de vue qu'il a eu depuis le premier voiage du Comte de *Wassenaar Twickel* à Paris, d'engager la République à donner les mains à une *Neutralité*. L'impossibilité en a été démontrée eu égard aux suites funestes qu'elle entraîneroient inmanquablement, & dont, pour cette Raison, la République ni ses Ministres n'ont jamais voulu entendre parler. Ce Ministère se flatte que par cette démarche, on appuiera le parti des Pacifiques dans la République, ou que du moins on augmentera la triste, déplorable & préjudiciable *division* qui règne entre quelques Provinces, pour profiter comme elle a fait jusqu'à présent de l'insinuation de la crainte où l'on doit être de sacrifier peut-être *la forme du Gouvernement*. En même tems que ceci s'adresse aux Provinces anti-Stadhouderiques, ne peut-on pas dire que la *France* a aussi peur qu'elles, que ce Gouvernement ne change? Craindroit-elle encore le Sang d'*Orange*? Mais elle trompe, le vrai moyen de réunir les Esprits, c'est celui qu'elle prend pour augmenter la division : nous en avons cent exemples dans l'Histoire de la République. Quelque intérêt particulier qui divise les

Provinces, l'intérêt public ne manque pas de les réunir, & on verra, i la honte des Ennemis. de leur Liberté, de leur Religion & du sage Gouvernement, que réunies contr'eux & assurées du puissant secours de leurs Alliés, qui ne les ont jamais abandonnées, elles se trouveront bien-tôt en état de *repousser la force par la force*, & en faisant échouer de si pernicieux desseins, de relever la gloire & l'honneur de leur République & la rendre encore plus respectable qu'elle n'a été jusqu'à présent. Tous ses Alliés ont intérêt de contribuer à son triomphe, qui assurera leurs possessions & leur Liberté.

Ces Remarques sont appuïées par le contenu de la Resolution qu'ont prise le 27. Avril L. N. & G. P. les Etats de Hollande & Westfrise, sur une Lettre de L. H. P. qui les informoit de l'invasion de ja *Flandre Hollandoise* par les Troupes; Françoises. Elle porte en substance „qu'il sera déclaré de la part de cette Province à l'Assemblée de L. H. P. que L. N. & Gr. P. ont appris avec la dernière émotion & sensibilité, l'invasion hostile que les Troupes du Roi de *France* ont faite dans le territoire de l'Etat, le jour-même qu'on avoit porté à l'Assemblée de L. H. P. le Memoire du *Sr. de la Ville*, Ministre du dit Roi, & la Déclaration de S. M. qui y étoit jointe, pour annoncer cette invasion; Que la surprise & la sensibilité de L. N. & Gr. P. est d'autant plus grande, que cela arrive à la République sans être directement en guerre avec la Couronne de *France*, & sans y avoir donné aucun sujet légitime; & de plus, après que l'Etat se trouve depouillé de sa Barriere naturelle, qu'on lui a même rendue pour jamais inutile par la démolition de tant des forteresses. Que comme il est facile de prévoir les grandes suites qui doivent nécessairement resulter de cette affaire, L. N. & Gr. P., actuellement occupées à delibérer sur les mesures à prendre dans des conjonctures si difficiles & si épineuses, n'ont pas voulu tarder un seul moment à déclarer à L. H. P., qu'elles sont déterminées à s'opposer avec la dernière vigueur à la susdite invasion hostile, & à faire les dernière efforts pour la défense & la conservation du Païs, de ses habitans, de leurs légitimes possessions & des précieux gages de la Religion & de la Liberté, étant prêtes à y concourir par les

mesures qui seront jugées les plus efficaces & les plus convenables pour cet effet, dans la ferme confiance que tous les Çonsédérés y contribueront avec le même zèle, & qu'en ce cas-la Dieu Tout-puissant regardera favorablement la justice de la Cause de la République, & bénira les moïens qu'on emploïera pour sa défense &c.,,

REMARQUES *sur l'Elévation du Prince d'Orange
au Stadhouderat.*

Les circonstances où nous sommes., sont une nouvelle preuve de la vérité du Proverbe du plus sage des Rois: *Rien de nouveau sous le Soleil.* Ce qui se passe presentement, nous retrace d'une manière très particulière ce qui est arrivé il y a 75 ans, le 24 Février, lorsque Guillaume III. De très glorieuse Mémoire fut élu Stadthalter Général. Les causes & les Circonstances de ces deux Evenemens: ne diffèrent presque en rien, excepté qu'en premier il est mêlé quelque chose de triste & de sanglant, ce qui, grâces au Ciel, ne se trouve, point à celui dont nous sommes témoins, La Tyrannie & l'Inquisition nous donnèrent le premier Stadthalter, & l'envie & les hostilités d'une Puissance voisine les deux derniers. Les passions, l'intérêt particulier, la désunion, tenoient pour longtems Guillaume III. éloigné d'une Dignité que ses Prédecesseurs avoient soutenüe avec tant de gloire. Ce sont eux, en effet, qui ont jetté le fondement de notre République. Les mêmes causes que nous venons de marquer, ont empêché que depuis la mort de ce grand Prince cette Charge ne fût plus remplie. Louis XIV. e-tra dans la Territoire de la République, quoiqu'elle n'aye jamais cherché de s'approprier les Etats de ses voisins. Les Etats Souverains, de chaque Province virent, que dans des Conjonctures si critiques, l'on ne sauroit trouver d'autre moyen pour le soutien, de la Religion & de la Liberté, pour le retablissement de l'Union, & pour le salut de la Patrie, qu'en relevant la Charge de Stadthalter, sur la quelle la Constitution de la Republique étoit fondée. Pour cet effet ils offrirent à

Guillaume III. Prince d'Orange toutes les affaires d'Etat, Dignités & Charges d'honneur, & cela avec les mêmes Prérogatives & honneurs dont ses Ancêtres avoient jouï. Le Conseil de Versailles a formé le Plan d'attaquer les Forteresses frontières de la République, & de s'en emparer, *afin de les retenir comme des Gages*, déclare t-il, *jusqu'au rétablissement d'une Paix générale en Europe*; ajoutant, *que S. M. T. Chr, n'avoit en cela aucunement en vuë, de devenir l'Ennemi de la République, ni d'inquiéter sa Religion, sa Navigation, ni son Commerce*. Qu'il avoit pour but, que ces points-ci devoient être maintenus en consequence des Traités, qu'il n'est guères intentionné, à ce qu'il pretend de rompre. En même tems que cette Déclaration a été faite, les Troupes tombent sur Païs, entreprennent des sièges, s'emparent des Villes, exigent des Contributions exorbitantes, contre les ordres exprès de leur Roy; & au lieu d'observer une très rigoureuse discipline, elles commettent toute forte d'Excès, & menacent même une des sept Provinces d'en faire un déjeuné. Mais dans le même instant la concorde a réuni les Esprits, & l'intérêt commun à repris la places de l'intérêt particulier; les passions se tranquillisent, & l'amour pour la Patrie. Triomphe. L'on juge de la façon que nos Predecesseurs ont jugé en 1672; & par les mêmes maximes fondamentales tous se sont accordés unanimement à l'Election de Guillaume IV. Prince d'Orange, qui, pour ainsi-dire, dans un seul moment vient d'être reconno pour Stadhalter de toutes les sept Provinces. Cela n'est pas arrivé à ses Ançêtres, qui n'étoient Stathalter que des cinq Provinces. Lorsque la République avoit secoué le Joug d'Espagne, Guillaume I., premier fils de Guillaurre l'ancien devint Stadhalter, Son parent Ernst Casimir de Nassau Dietz, le troisieme fils de Jean, Comte de Dillembourg, & Tige de la Ligne de Dietz, a été élu pour Stadhalter de la Frise. Dés ce tems-là ses Successeurs ont toujours été Stadhalter de la Frise, de Groningue & d'Ommeland; à sçavoir Henry Casimir, Guillaume Frederic, Henry Casimir, Jean Guillaume Friso, & Guillaume Charles Henry Friso. De forte que les Successeurs de Guillaume I., c'est-à-dire, Maurice, Frederic Henry, Guillaume II, &

Guillaume III, ont seulement été Stadthalter de cinq Provinces. Le même motif, savoir l'hostilité de la France, produit le même effet, & cause l'unanime rétablissement de la Charge de Stadthalter, *comme l'unique moyen, moyennant la Benediction du Tout-Puissant, de tirer l'Etat de la dangereuse situation, ou il se trouve dans les présentes Conjonctures.* Ce sont les paroles de la Resolution de L. H. P. à la Proclamation de S. A. S.

En 1672. la Nation ne pouvoit pas s'accorder avec le Gouvernement, à present l'amour pour la Patrie réunit dans un même tems les cœurs du Gouvernement & du Peuple. Ils relevent avec une tranquillité & promptitude unanime la Charge du Stadthalter. Cette resolution n'est point sanglante, c'est l'heureux effet de la Concorde! L'on a vû dans toutes les Villes, les Bourgeois attendre de leurs Magistrats ce qu'ils avoient le plus ardemment souhaité, ils ont témoigné leur desir avec moderation, qualités qu'on ne sauroit pas toujours trouver parmi le Peuple. Leur joye par contre a été vive, lorsque S. A. S. a été accordé à leurs voeux. La posterité ne peut que regarder le 3 de May de 1747 comme le bienheureux moment du renouvellement de la Republique, puisque tous les savans en affaires d'Etat avouent, que le fondement de la constitution de cette République est, la Régence d'un Stadthalter. Autant de fois qu'on a *essayé* de la supprimer, l'on a aussi remarqué que la Dissension prenoit la place de l'Union. Celle-cy est l'aine de cet Etat, qui consiste en sept différentes Provinces, où l'union s'entretient par le Stadthalter. Sous sa conduite *Concordiâ Res parvæ crescunt.* La République s'est élevée à un haut degré de puissance & d'honneur, par les efforts de la France & d'autres Puissances contre elle. Dans tous les Annalles de la Republique l'on trouve les heureux effets de l'union, sous un Stadthalter. Sous ce Guide elle a toujours triomphée de ses Ennemis. Nos voisins savent fort bien, que l'Electon de S. A. S. le Prince Guillaume IV. a beaucoup causé de mécontentement à la Cour de France. L'on ne s'y attendoit point; Quoique à la Lecture de la Déclaration du 13. Avril, qu'elle fit envoyer à L. H. P. par l'Abbé de la Ville, on auroit pû le lui prédire. Elle l'auroit même aussi prévû à moins que le Ministère n'eût été trop aveuglé par

ses passions & par les conseils qu'on lui a donné, & qui paroisoient conformes à ses desseins. Il en suit, qu'après Dieu, S. A. S. à bien des obligations à la Conduite du Ministère de Versailles, puisque la conduite de cette Cour a causé son Election à la Charge de Stadthalter General, Capitaine & Admiral des Armées & des Flottes de la Republique. Cette même Revolution, sans avoir été fomentée de qui que ce soit, dans l'espace de 7. à 8. jours a été entreprise & exécutée, & cela par des voix libres & unanimes de tous les Magistrats dans toutes les Villes, lieux & Etats des sept Provinces de la Republique, qui sont la somme de 2000. voix. C'est le fruit du conseil donné à S. M. T. Chret. d'envahir le Territoire des Etats Généraux.

LETTRE *sur le même sujet.*

Les Hollandois sont flegmatiques, ils ne vont pas vite en basogne, à moins qu'il y ait quelque chose de bien vif qui les anime: voila le reproche que vous leur faites. Ils ne sont plus que feu & flamme. L'invasion des François sur leur territoire a suffi pour faire la plus belle de toutes les Métatnorphoses ; il ne s'est fait qu'un cri, VIVE LE PRINCE D'ORANGE, & une allegresse universelle a pris la place d'une consternation générale. On vient de voir le Courage, la résolution, l'intrepidité que les *Hollandois* ont fait paroître à *Hulst* le reste de leurs projets va se sentir du même feu, & pourra avoir de plus heureux succès.

Le PRINCE D'ORANGE anime cette Nation, elle est toute changée depuis qu'elle l'a proclame Stathouder. Rien n'est capable de la distraire, tous ses Membres sont d'accord; ils n'ont plus qu'un seul point de vue; c'est l'Intérêt commun, l'Amour de la Patrie. Le PRINCE D'ORANGE a le même empressement, il s'est hâté d'aller prendre Séance aux ETATS GÉNÉRAUX. Jamais Prince n'a voyagé avec si peu de faste, & ne s'est trouvé dans une si grande pompe. Il n'y a pas de Monarque qui puisse se vanter d'avoir fait une entrée aussi brillante dans sa Capitale, que celle du PRINCE D'ORANGE dans Amsterdam.

A peine vit-on son Pavillon, que le signal fut donné. Ce nombre prodigieux de Vaissaux de toute espèce, dont les mâts représentent en quelques endroits la plus épaisse Forêt, se trouvèrent remplis de gens de l'un & de l'autre sexe. Le Quai, le Rempart, tout spacieux qu'ils sont, sembloient s'être retrecis, & ne pouvoient contenir le monde qui étoit accouru pour voir le Prince. Les mâts, les cordages des Vaisseaux, étoient remplis de Mariniers. Les acclamations, les cris de joie sembloient vouloir étouffer le bruit du Canon, quoique l'Artillerie du Rempart s'efforçât de surpasser celle des Vaisseaux qui étoient dans le Port. &c.

A Francfort sur le Meyn, le 6. Juin 1747.

AVIS. Pour être servi de ces Lettres 2 fois par semaine régulièrement, on se fait inferire au Bureau de la Poste dans chaque Ville, & par-tout où se débitent les Gazettes de Cologne, ainsi que chez les Frères VAN DUREN, Imprimeurs & Libraires de S. M. I. à

Francfort sur le Meyn.